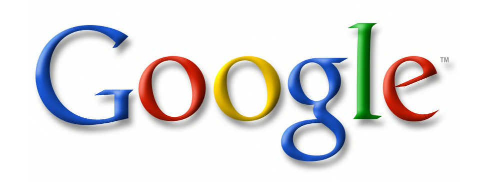
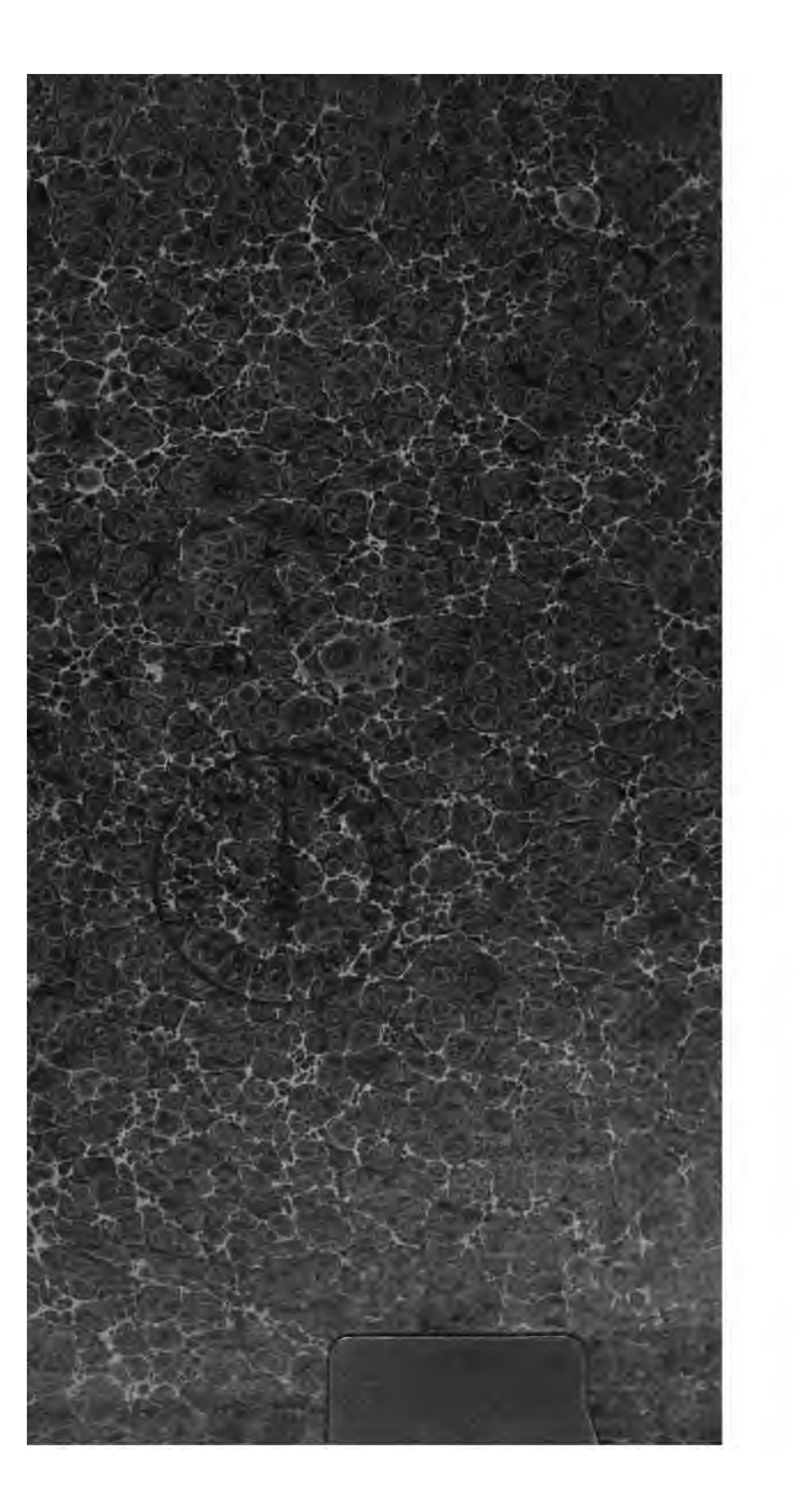








HEURES DE PRISON

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HEURES
DE PRISON

PAR

MADAME LAFARGE

(NÉE MARIE CAPELLE)

III

PARIS

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

1854

LIVRE XI

I

Les ténèbres de Dieu ont une aurore. Les hivers de Dieu ont un printemps. Quand sa main tient la verge, la source jaillit du rocher ; quand son œil perce la pierre du sépulcre, la mort se retire et Lazare ressuscite. Dieu fait justice, car il est le maître du temps. Dieu fait grâce, car il

dispose de l'éternité... Mais l'homme! l'homme! que peuvent ses grâces, et que valent ses miséricordes! Toujours prompt à lancer la parole qui foudroie, c'est toujours trop tard qu'il prononce la parole qui relève! Quand l'homme, érigé en juge, impose à son frère la souffrance ou la mort, la souffrance et la mort obéissent. Quand il lui rend la liberté ou la vie, les chaînes tombent; mais le désespoir se dresse et refuse de livrer sa proie.

Ce matin, j'ai entendu grincer sur ses gonds rouillés cette *grille aux lions*, que je n'avais plus vue s'ouvrir depuis le jour où elle s'était ouverte et refermée pour moi. A travers les barreaux de ma fenêtre, j'ai vu entrer une voiture vide dans la cour; un gardien baissait les stores et en déroulait le marchepied.

Au même instant des tintements pressés de la sonnette d'appel ont demandé les religieuses au parloir ; un va-et-vient inusité, un entre-croisement de voix étrange, des ordres donnés, transmis et commentés, ont éveillé ma curiosité en éveillant les échos si souvent muets de ma cellule.

J'ai envoyé ma garde aux informations, et comme, dans les lieux où le silence règne à titre de règle, si rien ne se dit, tout se répète, j'ai su bientôt que la mystérieuse voiture venait prendre mademoiselle Grouvelle, libérée de sa peine, pour l'amener dans la maison de santé de M. le professeur Rech.

La croisée de la petite pièce qu'occupe ma garde, bien qu'élevée de trois étages de plus que celle de mademoiselle Grou-

velle, lui fait vis-à-vis, et n'en est séparée que par quelques brasses d'air, sillonnées au printemps par les évolutions rapides des hirondelles, égayées en hiver par les ébats piaillants des moineaux.

Accoudée à cette croisée, j'étais restée souvent des heures entières à méditer en face de ces sombres murailles qui dressaient leur énigme devant moi. Il y avait là une femme que je voulais consoler, et elle ne sentait plus le poids de ses fers... Mes larmes coulaient sur elle, et il n'y avait plus un cœur pour les recueillir... Je cherchais une intelligence pour me répondre, et je trouvais le néant.

Une nuit, je m'en souviens, la ronde de service ayant donné l'alarme, j'étais accourue chez Basson. C'était le feu qui

avait pris à la chambre de mademoiselle Grouvelle, et, à la clarté des flambeaux, j'avais vu l'infortunée pâle, immobile, échevelée, abandonnant ses pieds aux morsures de la flamme, semblable à l'hamadryade antique, qui, surprise par la matière, s'y abîme stupéfiée, sans trouver le souffle d'un cri pour se défendre et le tressaillement d'une pensée pour se sauver.

Une autre fois, et par un temps d'orage, je l'avais aperçue, debout sur sa terrasse, les épaules et les pieds nus, les bras convulsivement croisés sur sa poitrine, livrant ses longs cheveux épars à la rafale, et présentant son front à l'éclair. A chaque éclat de la foudre, interrogeant la nuit, elle semblait se chercher sans se reconnaître, et s'agiter sans se sentir. Son

geste défiait l'orage; ses bras battaient le vide, ses cris maudissaient l'ombre, et l'écho répétant ses cris, elle fuyait, terrifiée, cette voix qui cependant avait été sa voix..

Ceux qui n'ont souffert que les maux ordinaires de la vie, qui n'ont pleuré que sur ces deuils redoutés, mais prévus, dont tout homme est tributaire à sa destinée, ceux qu'on appelle les heureux de ce monde, ceux-là ne comprendront jamais la solidarité puissante qui unit deux êtres inconnus l'un à l'autre, mais l'un à l'autre liés par l'affinité sacrée du malheur.

Entre mademoiselle Grouvelle et moi, les larmes étaient la séve où s'alimentaient nos deux vies ; la même chaîne nous meur-

trissait, les mêmes verrous scellaient nos tombes jumelles. Le rayon de soleil qui caressait à midi le fer de mes grilles allait, à trois heures, allumer une étoile au vitrage des siennes. Les vents d'automne mêlaient, en les chassant, la fumée de son âtre et celle de mon foyer. Nous entendions ensemble gémir et crier les girouettes à flammes noires de la toiture commune. La nature fraternisait avec le destin.

Pourquoi les consignes de la loi, aussi inflexibles que les préventions des hommes, creusaient-elles un abîme, là où la Providence, miséricordieuse et douce, aurait jeté un pont?

. . . .

Peu de temps après mon arrivée à Montpellier, ne pouvant guère espérer d'attendrir nos argus, je croyais imprudent de tenter leurs concours. Mademoiselle Grouvelle avait, pour la servir, une détenue quelque peu mie de celle qui me soignait. En les mettant dans ma confidence, j'aurais pu trouver le moyen d'envoyer quelques sympathiques messages sous l'humble réduit où les paroles amies n'arrivaient plus.

La crainte d'exposer ma garde au châtiment de ma désobéissance m'avait retenue dans l'exécution de mon *complot*. Ce projet me revenait souvent au cœur. J'y renonçai cependant; les cachoteries et les allures tortueuses me répugnent. Elles dégradent les intentions, appellent le danger et n'allient qu'imparfaitement les cœurs.

Je ne connaissais pas mademoiselle Grouvelle : l'intérêt qui m'attachait à elle n'avait de défini que la communauté de position et de souffrances. De son passé je ne savais presque rien : de son procès je n'avais rien voulu savoir. Le peu que j'en avais appris me disait assez que son courage s'était allumé à un autre foyer que le mien, que sa pensée avait vécu dans une autre atmosphère où se serait asphyxiée la mienne. Je sentais qu'il devait y avoir entre nous dissemblance complète de caractère et de principes.

Que m'importait ?

On pleure Charlotte Corday, parée de son supplice, comme d'une expiation et d'une gloire... Va-t-elle donner la mort, on s'épouvante... Va-t-elle la recevoir, on

s'incline... A l'heure du succès, c'est l'héroïne païenne... A l'heure de l'échafaud, c'est la martyre...

. . . .

Tout en renonçant au projet d'envoyer de temps en temps un mot ami à mademoiselle Grouvelle, j'avais recommandé à Basson de s'enquérir souvent de son état et de m'en informer. Hélas! il empirait chaque jour, et les échos de la pauvre cellule ne rendaient plus que des oracles muets, comme les oracles d'un tombeau.

J'ai interrogé depuis M. Pourché, et il m'a donné la moitié de ses souvenirs. Bien qu'antipathique aux opinions de mademoiselle Grouvelle, l'excellent docteur lui avait offert son amitié pour lui faire accep-

ter ses services... C'était sa main qui, la dernière, avait pressé sa main ; c'était sa science qui avait longtemps disputé sa raison au chaos ; et, alors que l'infortunée avait tout oublié, elle semblait encore le reconnaître pour ami.

J'ai gardé le souvenir des renseignements de M. Pourché, et je les consigne ici.

Le jour où mademoiselle Grouvelle avait franchi le seuil de sa prison, elle était confiante et forte. Elle portait ses chaînes comme le guerrier ses armes. Elle était devant le malheur comme le Spartiate devant la mort.

Ce jour-là, de nombreux amis l'entouraient : amis politiques conduisant le deuil

de sa liberté et pleurant sur elle, quand elle dédaignait de se pleurer elle-même.

Les jours suivants, les amis revinrent. Les larmes n'étaient pas encore séchées dans leurs yeux, et, sur les lèvres de la prisonnière, le sourire n'était pas encore éteint.

Plus tard ces visites cessèrent. Des positions à ménager, des devoirs d'État à remplir, avaient désappris le chemin qui ne mène qu'au désespoir et au néant.

Oubliée de tous ces dévouements que l'esprit de parti allume et que l'esprit d'égoïsme éteint, mademoiselle Grouvelle ne garda auprès d'elle qu'un ou deux hommes de cœur dont les opinions étaient des sentiments. Ceux-là pouvaient la conso-

ler de son infortune, mais ils étaient impuissants à la guérir du tourment de la déception et de l'oubli.

Plus d'un an s'était écoulé, et personne n'avait entendu un mot tomber de ses lèvres; personne ne l'avait vue sourire, personne ne l'avait vue pleurer. Debout devant sa fenêtre close ou assise devant son feu éteint, elle s'isolait avec effroi de tous ceux qui voulaient l'approcher : l'inanition seule la forçait de manger, la lassitude seule la forçait de se coucher ou de s'asseoir.

. . . .
. . . .

Tandis que je recueillais si tristement mes pensées, Basson avait accroché, à

grand' peine, un rideau de toile verte devant sa croisée. Le rideau posé, elle m'a appelée ; j'ai pris ma lorgnette, et je me suis blottie derrière le rempart improvisé qui allait me permettre de voir, sans être vue, la scène de départ de la pauvre femme.

Tout à coup deux moineaux, qui s'étiraient les plumes sur la tablette de la fenêtre faisant face à la mienne se sont envolés à tire-d'aile au haut du toit voisin ; le volet s'est ébranlé, et les deux battants, ouverts avec fracas, ont laissé plonger mon regard dans l'intérieur de la chambre, en même temps qu'y pénétraient le grand air et le grand jour de la liberté.

Hélas! la pauvre chambre, elle était si

pleine d'ombres, que la lumière avait peine à s'y dérouler.

Des lambeaux de toiles d'araignée se balançaient au plafond; une fumée opaque tourbillonnait à fleur de terre, et le vent, qui soulevait de toutes ces surfaces planes des nuages de poussière humide, semblait chasser les rayons de soleil à mesure qu'ils entraient.

Un matelas tout aplati était étendu devant l'âtre. Les murailles, boursouflées d'ampoules, étaient recouvertes d'un papier moisi, jadis vert, çà et là pendant et déchiqueté. Rien ne manquait de ce qui est nécessaire à la vie, mais rien n'était à sa place : c'était le désordre de la folie. Une aiguière fêlée occupait le milieu de la cheminée; une chaufferette et un tabouret

avaient la place d'honneur sur une commode ; un plateau chargé de mets écornés gisait sur un lit bouleversé, tandis qu'une vieille pantoufle, effranquée et bossue, s'épanouissait dans une coupe de verre.

Jusque-là, les allées et venues des personnes qui empilaient en paquets le linge et les menus objets de toilette m'avaient empêchée de voir mademoiselle Grouvelle. Je la découvris enfin, tapie dans un angle de sa chambre ; et là, plus roide, plus immobile, plus absente d'elle-même que je ne l'avais vue sur sa terrasse, elle fixait froidement le jour, et le jour n'allumait pas une seule étincelle de vie dans ses yeux.

Ma lorgnette étant excellente, je frôlais

du regard le fantôme qui m'apparaissait, et, par moments, je m'en sentais si près, qu'un courant électrique apportait à mon cœur le froid de son cœur.

Mademoiselle Grouvelle est grande; ses traits réguliers, quoique accentués et virils, devaient être beaux avant que la douleur les eût stupéfiés. De sa physionomie d'autrefois il ne reste que le masque, et sur ce masque de chair, où l'âme ne rayonne plus, la lumière fait tache en y tombant. Son front est sillonné de rides horizontales au fond desquelles dort le néant; ses yeux ont la teinte morne de ces eaux mortes qui recouvrent le vide des abîmes comme les larmes recouvrent le vide des cœurs.

Tant qu'ont duré les apprêts du départ,

celle que ces apprêts allaient ressusciter à la vie s'enfonçait de plus en plus dans l'ombre où elle s'était blottie. Le dernier paquet emporté, la surveillante a voulu s'approcher.... Mademoiselle Grouvelle, renversant sa tête en arrière, lui a jeté un regard d'indicible terreur, et s'est violemment cramponnée au mur ; un instant après, elle est retombée dans son premier engourdissement, et j'ai pu alors examiner sa mise.

Sa robe, d'une coupe élégante, avait dû être rose ; maintenant, sans couleur et à l'état de guenille, elle laissait échapper, à travers la double crevasse de ses manches, deux coudes maigres, anguleux et gercés. Les magnifiques cheveux blonds qu'elle tressait autrefois en couronne à l'entour de sa tête, s'éméchaient, entortillés et cré-

pus, sur ses épaules et sur son sein. Ses doigts de pied, trouant une chaussure en pièces, se crispaient, nus, sur la pierre froide des dalles. La surveillante était là, une robe neuve sur le bras et des souliers neufs à la main, la pressant de s'habiller, et s'épuisant en raisonnements incompris.

Un violent coup de sonnette ayant enfin donné le signal, la surveillante s'est approchée une seconde fois de l'infortunée, lui a mis un long châle sur les épaules, et a voulu l'entraîner. Un cri déchirant, précurseur d'une lutte, s'est fait entendre... la lorgnette m'est tombée des mains.

. . . .

Qu'aurais-je appris de plus? Je savais ce que valent les lendemains de la loi ; je

savais à quelle heure interviennent la miséricorde et la justice des hommes... je savais ce qu'il reste de la créature humaine quand elle ne reflète plus l'image du Créateur... Hélas! je le répète, qu'aurais-je su de plus?

J'ai regardé le ciel et j'ai prié... La foi porte Dieu là où elle porte la vie... croire, c'est vivre; quant aux espérances de la terre, l'homme qui entasse jour sur jour pour donner un port à ses rêves est plus fou que l'hirondelle qui amasserait brise sur brise pour y suspendre son nid.

II

Il faut avoir été privé de livres pour sentir le prix de cette douce société, toujours variée, toujours nouvelle, toujours à l'unisson de la corde vibrante de notre esprit.

Je n'ai pas encore fait un choix. Je ne me suis pas encore tracé un plan de lecture et d'étude. Je veux revoir d'abord tous mes premiers amis, m'en entourer avec délices, passer de l'un à l'autre, recevant et donnant, laissant un souvenir à qui me laisse une pensée, aimant qui me console, caressant qui m'enchante, hono-

rant qui me guide, bénissant qui m'instruit.

Les livres, les grands et bons livres, formes splendides et sacrées sous lesquelles l'esprit des morts illustres se survit, les livres, dans l'ordre intellectuel et moral, sont nos vrais aïeux. Dès que nos pensées comprennent la langue de ces morts glorieux, dès qu'elles savent la parler, le lien de notre parenté s'établit. Nous leur appartenons, ils nous appartiennent; nous tenons par eux au passé, ils tiennent par nous à l'avenir : nous brisons la pierre de leurs tombes, nous les ressuscitons... Ils nous apparaissent et nous montrent sous quel horizon notre soleil de demain se lèvera. Au milieu des flots, où nos opinions incertaines se débattent, leur génie

nous sert de boussole; c'est l'étoile radieuse qui nous guide vers l'Orient.

Mes pauvres livres! Il y avait deux ans, oui, autant que cela, que je ne les avais revus. Aussi en ai-je voulu partout, sous mon chevet, sur ma table, sous mes yeux, à ma main... Faisons l'avare; comptons bien nos richesses. Y sont-ils tous, mes vieux amis?

D'abord, voilà Pascal! génie maladif, œil cave qui regarde toujours en dedans; Pascal! le croyant intrépide, le penseur tourmenté, l'arpenteur sublime du doute et de la foi... Pascal! qui des pieds touche à l'abîme, et du front va se heurter au ciel!

A côté de Pascal, Bossuet! le Moïse nou-

veau d'un nouveau Sinaï, le chroniqueur inspiré des secrets de Dieu; Bossuet!... le fier harangueur des morts, qui ne flattait les rois qu'en face des mausolées!

A droite de Bossuet, Fénelon! l'étoile de Cambrai, cœur sublime, esprit doux et brillant, âme d'apôtre et de saint, nom béni et révéré de tous.... Fénelon! qui d'une erreur fait jaillir une gloire, et dont la gloire monte au ciel, des flammes d'un bûcher...

A gauche de Fénelon, quel est ce petit volume dont les pages semblent s'ouvrir toutes seules?... Ah! c'est la belle des belles, la charmante, la délicieuse, l'admirée, la bonne, l'incomparable... Je l'ai nommée, c'est madame de Sévigné, avec tout l'esprit de ses vertus, tout le talent de

ses grâces, et l'inépuisable génie de son amour de mère.

Plus loin, sous ces in-12 d'une reliure dorée, j'entends Corneille, le poëte demi-Dieu, le père immortel du *Cid*, le peintre premier-né des héros et des passions surhumaines... J'entends Racine, le Raphaël divin des royales amours, le poëte enchanteur dont chaque vers est une note, dont chaque note est une mélodie.

A leurs pieds, le pauvre Gilbert! le poëte infortuné, qui s'inspirait de la misère, et qui pour muse avait la faim.

Devant moi, Montaigne! le grondeur charmant, le philosophe frondeur, le moraliste profond, au bon sens si carré, à la raison si ferme, que, dans les saillies mêmes

de sa verve railleuse, on reconnaît le sage qui instruit.

Près de mon oreiller, qu'est-ce encore?... Oh! ce sont deux de mes chéris... La Fontaine! le bonhomme si sublime et si naïf, si ingénieux et si simple, et avec tant d'esprit qu'il le donne en prodigue à la plus chétive de ses bêtes... Molière! qui, plus heureux que le cynique d'Athènes, trouve un homme... l'arrête... lui met sa lampe au cœur et va faire rire le monde des secrets qui le font pleurer.

III

Dans la jeunesse on apprend; dans la vieillesse on oublie. La saison de l'étude est l'âge où chaque germe fleurit pour grainer dans la vie. L'étude n'est pas seulement une distraction, elle nous initie aux mystères d'une existence supérieure. L'habitude d'occuper l'âme en laissant reposer le corps sépare l'idée de la matière, exerce et féconde nos facultés les plus nobles, adoucit l'attente de la mort, et nous révèle de plus en plus la nature distincte des deux substances que la vie unit en nous.

Quel est l'homme qui, après une longue méditation, ne reconnaît la suprématie de l'esprit sur les sens? Le plaisir, la douleur, ne peuvent nous émouvoir sans éveiller une pensée qui leur corresponde. La pensée, au contraire, s'élance d'autant plus haut que le corps est plus faible. Elle est libre dans les chaînes; elle est sereine dans les pleurs. Que l'adversité la touche, elle reste stoïque et plane tranquille au-dessus de ses coups.

J'ai quelquefois comparé la vie à une haute montagne. Au bas l'herbe verdit, l'arbre croît, la plante se développe, la fleur s'épanouit, l'eau gazouille, l'oiseau chante; mais le nuage qui verse la pluie et la rosée apporte aussi l'orage, et si la vie fleurit partout, partout aussi la mort menace.

Qu'on porte ses regards au sommet. La végétation s'y arrête. L'air est si pur, qu'il sèche la séve; le soleil est si ardent, qu'il échauffe la pierre et lui fait suer des filons d'or, de cuivre et de fer. On est plus haut que la vie, mais en même temps plus haut que l'orage. Dans la vallée, tout chante. Sur la montagne, tout resplendit... La terre avec ses ombres cache le bonheur. Le ciel n'a pas de nuages pour voiler la lumière. Mieux vaut rayon qui éclaire que terre qui fleurit (1).

(1) Les pensées que je jette là seront développées plus tard, si ma santé me permet enfin de me livrer à un travail aussi sérieux.

IV

J'accepte la douleur qui foudroie. L'orage relève de Dieu, et c'est au ciel que la foudre s'allume. Mais je n'accepte pas de même les petites colères du despotisme individuel, je veux dire les vexations mesquines qu'on fait subir au pauvre prisonnier, sans autre motif, sans autre but que d'ajouter du plomb à du fer.

La vie de prison rappelle l'épée de Damoclès. Une volonté ombrageuse, parce qu'elle a pu être trompée; tracassière, parce qu'elle s'en prend à des atomes,

voilà le fil qui tient suspendu sur le cœur des captifs le glaive de la loi.

En prison on ne souffre pas toujours; mais on est toujours au moment de souffrir. On le sent, et c'est là un supplice. La balle est fondue. Qu'une main vienne, et le coup va partir; qu'un œil vise, et le coup va porter.

En prison, il y a tant de choses, fort innocentes d'ailleurs, qu'on ne doit pas faire, il n'est guère possible de ne pas en oublier quelqu'une. Oh! alors, le prétexte du coup d'épingle est trouvé.

Les anciens disaient qu'il suffisait d'un pli dans la feuille d'une rose pour faire envoler le bonheur. Trop souvent il suffit

d'une larme pour faire déborder la coupe du malheur.

Qu'on écoute plutôt.

La fenêtre de ma cellule donne sur un boulevard. Un petit essaim d'hirondelles, compatissantes amies, est venu suspendre ses nids aux nervures profondes de ses corniches.

Quand vient le soir, le soleil dessine un triangle de feu sur le rebord extérieur de sa tablette. Si j'étends la main en dehors des grilles, je touche un rayon, je le sens qui me caresse et me chauffe. Il me semble que le printemps s'habille de sa blonde lumière pour se glisser près de moi. Je rêve que la liberté me visite dans une étin-

celle libre de l'astre qui daigne saluer le malheur.

Le soir encore, mon regard plonge aux confins de l'horizon. J'aime à voir les nuages se franger d'or et de pourpre, des montagnes fantastiques planer sur les Cévennes, et me présenter tour à tour leurs versants de topaze et leurs gorges de rubis.

J'aime les bruits décroissants du travail et les douces harmonies du repos ; j'aime les cris des enfants s'égrenant deux à deux au retour de l'école ; j'aime le chant de l'ouvrier, sortant joyeux de sa fabrique, et le sifflet du vigneron, nonchalamment assis, comme un roi d'Yvetot, sur la croupe de son âne ; j'aime enfin les pas cadencés de nos braves mineurs, rega-

gnant par bandes jaseuses le quartier des casernes.

Eh bien ! le croira-t-on? ces distractions d'une pauvre morte, regardant de loin passer la vie, ces distractions sont espionnées, dénaturées, dénoncées On en médit, on les commente... Si un passant s'arrête, attristé, au pied de ma tour, il est suspecté; s'il lève silencieusement son chapeau en fixant mes grilles, il devient dangereux; on s'informe bien vite de ce qu'il est, de ce qu'il veut, de ce qu'il fait. On voit partout des complots, et nulle part la charité ou la sympathie.

Un de ces jours, une jeune femme passait, elle crut apercevoir mon ombre; comme elle aimait sans doute ma douleur, elle voulut m'apprendre à aimer sa joie.

Elle avait un petit enfant à son bras, elle l'éleva vers moi, lui prit sa petite main rose, et s'en servit pour m'envoyer un baiser ; ce baiser, je le lui rendis en pleurant...

On m'épiait : le pauvre baiser fut surpris, vendu, et on me menaça de fermer ma croisée.

A la Trappe, deux religieux qui se rencontrent se disent tout bas : « Frère, il faut mourir. » Ici, à chaque heure du jour, le grincement d'un verrou, ou la piqûre d'une parole amère, vient me dire : « Souffre, tu es ici pour souffrir ! »

V

Je suis émerveillée des splendeurs du printemps dans le Midi. Tout fleurit, tout rayonne, tout brille, le zinc se fait diamant, la vitre étoile ; la pierre de taille se moire; l'ardoise s'allume; un voile de feu semble draper la terre.

Hier, Adèle était invitée à une promenade de campagne avec quelques-unes de ses amies. On devait, en sortant de la ville, prendre au hasard un de ces verts sentiers qui courent le long des prés, bordés de joncs, de mauves et de pâquerettes.

Quand la fatigue se ferait sentir, quand un rideau de saules, versant son ombre mobile sur l'ondine du ruisseau, aurait invité les promeneuses à s'asseoir, on devait, tout en jasant, partager un gâteau, boire le jus d'une orange, et croquer des cerises.

Les plaisirs d'Adèle sont les miens, comme mes douleurs sont ses douleurs... Je voulais l'habiller, nouer sa ceinture, abattre son col sur son ruban; je voulais savoir la direction qu'elle prendrait, la suivre de l'œil, m'attacher à ses pas, et au delà même de mon étroit horizon l'avoir toujours présente à mon souvenir et à mon cœur.

Mais, loin de répondre, Adèle était si triste, qu'à nous voir on l'eût prise pour

la prisonnière, et moi pour la jeune fille qui allait fouler la rosée et boire le soleil dans les prés.

— Écoute, chère, lui disais-je, écoute: L'étang de Villers-Hellon était bordé d'iris jaunes et bleus; cueilles-en deux tiges, dont les boutons soient à peine épanouis. Tu me les apporteras. Je les verrai fleurir dans ma chambre, et peut-être le passé refleurira-t-il un moment autour de moi.

Adèle jeta ses bras à mon cou et ne répondit pas.

— Si tu trouves l'herbe aux perles... cette petite fleur bleue, qui dit selon les uns: « N'oubliez pas, » et selon les autres: « Aimez-moi, » fais-m'en une gerbe...

Tout ce qui me reste de vie est renfermé dans ces expressions symboliques de la pauvre fleurette... Tu me comprends, n'est-ce pas?

Adèle me prit la main, c'est-à-dire qu'elle me comprenait.

—Écoute encore : quand tu seras assise près du ruisseau, laisse ta main jouer avec ses cascatelles fraîches et sonores. Jette au courant une feuille de saule, et tu me diras si le courant l'a emportée ou si elle a disparu au fond de l'eau. Autrefois j'interrogeais cet oracle. Hélas ! il a menti ; mais de cœur j'y crois encore ; demande-lui son secret. Enfin, continuai-je, respire toutes les fleurs qui s'ouvriront devant toi ; prends de l'air, du soleil, de la liberté

pour deux, et reviens m'en donner ma part, reviens vite...

Je n'avais pas achevé de parler, qu'Adèle avait dénoué son chapeau et ôté ses gants.

— Que fais-tu, enfant, on va t'appeler.

— Je suis revenue de ma promenade.

— T'ai-je fait de la peine? Crois-tu que je puisse être triste de te savoir contente ?

— Non, mais j'aime mieux souffrir avec toi que de prendre un plaisir où tu n'es pas.

— Adèle, je t'en prie, ne manque pas de parole à tes amies.

— Ma première amie, c'est toi. J'ai cru avoir plus de courage que je n'en ai. Depuis ce matin mon cœur est si lourd, que je fais de vains efforts pour ne pas pleurer. Écoute à ton tour : tant que tu seras malheureuse, je le serai ; tant que tu seras prisonnière, je ne te quitterai pas ; et, quand viendra le jour de la liberté, eh bien ! ce sera un beau jour pour toutes deux.

— Adèle, lui répondis-je en l'embrassant de toute mon âme, reste donc et ne nous séparons plus...

L'émotion nous avait gagnées, mais une émotion douce, pénétrante, presque religieuse... et, pendant le reste du jour,

chaque fois que nos regards se rencontrèrent, ils se dirent: Ma sœur...

VI

J'ai gardé le lit près de trois semaines, horriblement souffrante de ma névralgie. Ce soir, pour la première fois, appuyée sur le bras d'Adèle, j'ai pu m'approcher de la fenêtre.

Trop faible encore pour revoir la nature aux heures où le soleil la pare, j'ai voulu associer mon deuil au deuil de la nuit. La ville dormait à mes pieds; de grandes

masses d'ombres surgissaient çà et là du milieu des ténèbres; des lambeaux de nuages s'enfuyaient dans le ciel sous l'haleine sifflante du vent. Le silence gémissait; l'obscurité prêtait des formes à l'invisible. La vie semblait rentrer dans l'ombre d'où les fantômes sortaient... Tout était vague, mystérieux et triste. L'âme de la nature flottait, évanouie, sur un lit de brouillards...

Terre qui pleures ton soleil, regarde... moi, je pleure ma vie, et je n'ai pas l'espoir d'un lendemain!!...

. . . .

. . . .

Bientôt, la lune ayant blanchi les ténèbres, j'ai vu se dresser, à cent pas devant

moi, un groupe de bâtiments aux formes arrêtées et sévères.

Les fenêtres de la façade extérieure, étroites et carrées, ne paraissent s'ouvrir qu'avec effort sur le monde ; une ceinture de moellons, pauvrement empilés, reliait entre elles les parties visiblement ajustées de l'édifice. Pas une corniche le long de ses toitures, pas une ligne courbe mêlée à ses lignes droites et austères ; point d'arbres pour l'ombrager de leurs rameaux ; point de fleurs pour y envoyer leurs parfums ; pas un lien de vigne, ni un feston de lierre, pour prêter une voix aux molles brises d'alentour.

— Est-ce encore là une prison ? ai-je demandé à Adèle.

Avant de me répondre, Adèle a cherché la direction de mon regard.

— Là-bas, lui ai-je dit, ce fantôme blanc?

— Là-bas? c'est le séminaire.

— Le séminaire? ah! je comprends maintenant ce mépris de la fleur, — elle fane; — ce dédain du parfum, — il s'évapore; — ce dégoût de la vie, — la vie passe.

Vois-tu, Adèle, là-bas, ce qui attire le monde, on le fuit; ce qu'il chante, on le pleure... là-bas, ce que le monde cherche,

on l'évite ; ce qu'il sait, on l'oublie, et ce qu'il oublie, on s'en souvient...

. . . .
. . . .
. . . .

Plus loin que le séminaire, et sur le penchant d'une colline toute marbrée par les ombres glauques d'une vieille plantation d'oliviers, s'élevait une autre maison blanche, splendidement éclairée par les rayons nacrés de la lune.

Bâtie en amphithéâtre, elle semblait, par son faîte, s'unir au firmament, qui étincelait alors de cette poussière lactée dont l'Éternel parsème les cieux.

Des ifs centenaires, colonnes vivantes,

décoraient la façade du bâtiment ; autour des ifs, des lauriers dessinaient mille gracieux festons, et des buis, mille sombres losanges.

—Quelle est cette jolie habitation ? ai-je encore demandé à Adèle.

— Comment ! tu ne reconnais pas ?

— Non.

— Notre bon abbé, M. Coural, t'en a souvent parlé cependant.

— L'abbé Coural ? Quoi ! ce serait là sa *solitude ?*

— Eh oui ! c'est *Nazareth.*

Les héros du monde ont leur histoire; les héros de la gloire ont leur Iliade... Pourquoi les héros de la charité n'auraient-ils pas leur légende?

J'ai déjà parlé de M. Coural, ce cœur noble et bon, cet esprit docte et simple, cette âme d'élite, qui ne se montre jamais mieux qu'en se cachant... qu'il me pardonne, si son nom revient encore sous ma plume!



LIVRE XII

I

M. Coural est le prêtre qui s'oublie pour n'oublier personne, qui souffre avec ceux qui souffrent, pleure avec ceux qui pleurent, console toutes les infortunes qui l'approchent, et prie pour celles qu'il ne peut atteindre de la main et du cœur.

L'abbé Coural a commencé sa carrière

évangélique par être curé de campagne. Sa cure était si humble, que l'ombre du clocher, en s'allongeant le soir, dépassait la limite des dernières maisons du village.

Son royaume étant si petit, sa charge d'âmes était légère ; mais il était heureux de guider tout doucement son cher troupeau vers le ciel.

La vie des campagnes offre encore dans bien des pays l'image des mœurs naïves du bon vieux temps. Le pauvre monde y trouve à glaner de ci et de là l'épi qui fait son pain, l'olive qui fait son huile, le sarment qui fait son feu. L'hiver revient-il, on passe la veillée en commun. Les vieillards s'accroquillent autour des tisons. Les jeunes femmes et les filles font tourner

le fuseau. Les jeunes hommes réparent en chantant leurs outils de labeur, et les enfants, couchés à la tombée du soir, ont avec eux le jeune chien ou le vieux chat pour réchauffer leurs pauvres pieds transis.

L'été, c'est mieux encore. Le soleil luit pour tous. Les plantes poussent pour tous. Les haies tiennent lieu de vergers. La pauvre veuve a poules et poulets qui grattent de droite et de gauche dans les champs voisins. Le plus humble ménage a chèvre et mouton qui vont brouter, sans que nul y trouve à dire, l'herbe des fossés et la fougère des bois.

Tout le monde se connaît, et tout le monde s'aime. Quand on n'est pas parent, un baptême vous fait compère. Quand on

n'est pas compère, le hasard vous fait voisin. Le dimanche, au prône, le curé vous dit : « Mes enfants, mes enfants, vivez unis comme des frères, » et on sort de l'église en bénissant le bon curé.

La grêle a-t-elle détruit la moisson, on souffre ensemble et ensemble on s'entr'aide. Là où le superflu est inconnu, il est rare que le nécessaire manque. Là où l'orgueil n'enfle pas les cervelles, il est rare que le cœur ne mène pas tout droit au bon Dieu. Après s'être servi de ce qu'on *sait* pour vivre, on se sert de ce qu'on *croit* pour s'aider à mourir. Pas une larme qui ne s'essuie au presbytère ; pas un bonheur qui n'y commande sa fête. Les baptêmes comme les noces sont une occasion de prières et de festins. On pleure ses morts à table, comme à table on marie ses en-

fants... L'homme des campagnes est heureusement pauvre, tandis que l'ouvrier des villes, à qui l'on fait de sa pauvreté une honte, se fait à son tour un vice de sa pauvreté.

Je ne sais combien d'années M. Coural passa au village, semant des bienfaits et récoltant des vertus. Sa dernière cure fut, je crois, Argilliès... Il la quitta pour venir habiter Montpellier, où les pressentiments de sa charité l'appelaient et où l'attendait depuis longtemps un de ses condisciples, aumônier du pénitentiaire de cette ville.

Les maisons centrales n'étaient pas alors ce qu'elles sont aujourd'hui. A la vue de celle de Montpellier, le bon prêtre s'effraya des misères de toutes sortes en-

tassées pêle-mêle dans l'enceinte de cet enfer, qui aurait dû être un purgatoire.

Il vit ces fronts sur lesquels déteint le remords, ces cœurs flétris, contre lesquels s'acharne le souvenir et qui s'acharnent au regret. Le désordre était partout. Les murs semblaient chuchoter des mots horribles et suinter des pensées infâmes... La hiérarchie ascendante ne s'y reconnaît plus. Les fautes y servaient de titre; la boue y servait de pourpre. C'était le chaos... C'était pis encore!!

Bientôt les avertissements de l'autorité amenèrent de nouveaux règlements, et cette affreuse gangrène cessa. Le travail dompta le corps. La religion s'empara de l'âme. La police intérieure fut confiée à des religieuses... Le silence se fit pour que

le repentir pût s'entendre. Une ère d'espérance s'ouvrait... Ce fut alors que l'abbé Coural, avec son instinct des grandes œuvres, conçut le projet de dévouer toutes ses forces à la régénération morale des détenus.

Ici ce place la touchante pensée dont la *solitude de Nazareth*, cette jolie maison blanche que j'ai aperçue tout à l'heure, est devenue l'admirable réalisation.

II

L'abbé Coural traversait souvent les cloîtres de la prison pour aller à son con-

fessionnal, caché dans l'angle obscur de la chapelle.

Quand une prisonnière l'apercevait de loin, elle pressait ou ralentissait le pas pour se croiser avec lui, le saluer et recevoir la douce aumône de son regard.

Dans ces tristes géhennes, où le remords souffre et pleure, où le malheur souffre et prie, tout geste ordonne, tout regard menace, toute parole réprime ou punit, et, quand un mot part du cœur pour arriver au cœur, ce mot acquiert la valeur d'un bienfait.

Rencontrait-il une mère, l'abbé Coural se laissait raconter avec bonté les mille riens, les mille souvenirs du regret maternel ; et ces épanchements, dont il ne se

fatiguait jamais, étaient déjà une consolation pour la pauvre mère.

Était-ce une jeune fille : il l'assurait tout bas du pardon de son père. Était-ce une femme âgée : il lui montrait le ciel, où le pardon se signe pour le pécheur...

Un soir, comme le bon abbé sortait de la chapelle, son bréviaire sous le bras et une prière sur les lèvres, il aperçut non loin de lui une détenue qui pleurait. Elle était jeune. Un petit paquet de hardes, fanées par la misère, était à ses pieds. Elle avait un pain sur ses genoux et le regardait fixement en y laissant tomber ses larmes.

— Comment ! s'écria M. Coural en se faisant un abat-jour de sa main droite

pour raffermir sa vue... Mais oui, je ne me trompe pas, c'est Madeleine qui pleure... Madeleine qui pleure... et qui sera libre demain!...

La jeune fille secoua la tête et répondit tristement :

— Libre de sortir, monsieur l'abbé, oui ; mais libre d'aller où le cœur me pousse, non.. non, je ne suis pas libre... Qu'importe que cette porte s'ouvre, quand d'autres resteront fermées! Le bon Dieu pardonne, lui! mais les gens ne sont pas le bon Dieu. Ils ne se payent pas de larmes, encore moins de prières. Quand Dieu oublie, eux se souviennent... Sainte Vierge! le cœur me manque. Quel chemin prendre, quand on ne sait où aller, pour se sauver de soi et se garder des autres !

— Je ne vous croyais pas orpheline, mon enfant. N'est-ce pas vous qui me parliez souvent de votre père, de vos frères, de vos sœurs ?

— Non, monsieur, je ne suis pas orpheline, reprit Madeleine en rougissant.

— Mais, alors, qu'est-il donc arrivé?

— Il est arrivé... mon Dieu ! je ne sais comment vous dire cela... Ils ne sont pas morts, Dieu merci ! Mais c'est moi qui suis morte pour eux... Aussi, monsieur l'abbé, il n'y a qu'un moment que je suis allée prier M. le directeur de me laisser échanger ma liberté contre le jugement de Martel... Vous savez, la Martel, qui doit mourir ici, pour que sa peine finisse.

— Est-ce possible, Madeleine? vous vouliez prendre sa place?

— Et je le voudrais encore, monsieur. Vous voyez bien cette lettre... c'est mon père qui l'a fait écrire... Heureusement, je ne sais pas lire... elle m'aurait brûlé les yeux... Mais enfin, ce qui est écrit est écrit. Ces lignes que vous voyez là me disent de ne pas retourner au pays, que si le déshonneur entrait après moi dans la maison, mon pauvre cher père en recevrait le coup de la mort... Il m'aime cependant, mon pauvre père; mais, voyez-vous, personne chez nous, avant moi, ne s'était mis à la portée des langues pointues et mauvaises... Seule, j'ai fait la faute, seule je porterai le faix d'épines de mon péché...

— Allons, ma fille, ne vous tourmentez pas. On vous cherchera une place. Il ne faut pas désespérer de la miséricorde du Seigneur.

— La place, on l'avait trouvée ; mais, dès qu'on a su d'où je sortais, on n'a pas voulu de moi, et, quand on a demandé de l'ouvrage, on n'en a pas donné non plus. Vous voyez bien ce pain... Si la faim y mordait à pleines dents, il y en aurait à peine pour un jour. Eh bien ! quand j'aurai mangé ce pain, ne pouvant en gagner d'autre, il faudra que je tende la main. Si on me trouve trop jeune pour mendier, il faudra... que je vole ; et si j'ai peur de voler... il faudra donc...

— Mon enfant ! mon enfant ! s'écria l'abbé Coural avec force, arrêtez. Je suis

pauvre moi-même, mais j'essayerai de vous donner du pain.

— Ne pourriez-vous pas plutôt me le faire gagner? répondit la jeune fille en élevant jusqu'au bon prêtre un regard suppliant. Le travail est comme le sel, il donne bon goût au pain. D'ailleurs, j'ai entendu dire que c'était péché pour la jeunesse de ramasser les miettes que le bon Dieu réserve pour les vieillards et les infirmes.

— Soyez tranquille, Madeleine. Vous avez de bons sentiments. Je vous chercherai du travail, et Dieu me le fera trouver. Promettez-moi de ne pas céder à de mauvais conseils.

— Oh! j'aimerais mieux travailler pour

rien. Si on vous parle d'une place, monsieur l'abbé, dites au maître qui me voudra que je ferai les nuits courtes, les journées longues et les repas petits. Je sais que je ne mérite pas d'avoir ce qu'une fille sans reproche pourrait demander ; mais, puisque Dieu laisse vivre le pécheur, il faut bien que le monde lui fasse gagner sa pauvre vie. La faim est une mauvaise conseillère. Quand on l'a sur les talons, on est poussé au mal, car alors le mal a l'odeur du pain. Mon père, mon père, continua la jeune fille en croisant les mains, mon père, je ne veux pas offenser le bon Dieu. Donnez-moi du travail ; faites que je gagne mon pain...

L'abbé Coural promit, et, comme il avait pleuré avec la pauvre fille, elle se consola et se remit à espérer.

Ai-je besoin de dire maintenant que, pendant deux jours, le saint prêtre alla de maison en maison, cherchant, demandant, suppliant, espérant toujours que la Providence se cacherait derrière une porte, pour l'ouvrir à sa protégée...

Mais la Providence, qui avait ses vues, voulait faire servir cette épreuve au succès d'une des plus belles œuvres qu'elle pût inspirer. Elle fut sourde et ne se montra pas. Les riches bienfaisants dirent qu'ils avaient leurs pauvres. Les riches indifférents répondirent qu'ils ne voulaient pas encourager le vice. Quelques-uns *promirent*. D'autres refusèrent même d'écouter l'homme de Dieu.

Pauvre Madeleine! où est-elle aujourd'hui? On l'appelle : rien ne répond...

Comment! la faim vend ses victimes au vice, on le sait... Mais le vice! Qui dira ce qu'il fait des siennes? Qui le dira? Dieu, dont le regard purifie ce qu'il foudroie...

III

Cependant le souvenir de la malheureuse fille était tombé dans le cœur de l'abbé Coural, comme un germe qui devait mûrir et fructifier sous le souffle de Dieu.

Toujours humble, toujours bon, et le front courbé sous l'idée fixe de ses pieuses espérances, il allait, des prisons aux man-

sardes, sonder les plaies de l'indigence, étudier ses besoins, ses hontes, et souvent ses martyres.

L'abbé Coural, dans l'œuvre qu'il méditait, s'inspirait à l'école du Christ, qui a voulu souffrir toutes les douleurs, pour les consoler toutes. Il savait que la charité chrétienne peut seule apprendre ce que l'on doit aux malheureux et ce qui leur manque. Il ne *raisonnait* pas les pensées. Il les *rêvait* encore moins.

La raison, pour les choses du cœur, est optimiste et froide. Elle se contente de l'à peu près bien, dans la crainte du pire, et même souvent par l'insouciance du mieux. Quant à l'imagination, elle s'égare dans une voie contraire. Ennemie de toute entrave, elle croit échapper aux obstacles en

lesmiant. Dans ses rêves candides, elle voudrait tous les hommes heureux, parce que la souffrance l'attriste; elle les voudrait tous riches, parce que la misère l'effraye. Il faudrait, pour lui plaire, que la Providence réformât son plan, et qu'elle fît de notre pauvre et vieille terre le jeune et spendide Éden des premiers jours de la création.

Prétention étrange! L'égalité, ainsi entendue, est une chimère. Ce serait le nivellement de la mort. Il n'y a qu'une égalité vraie, une égalité de droit divin, c'est la règle de la justice, indistinctement appliquée à tous. Mais, si la diversité des positions et des rangs est une nécessité sociale, il faut toujours que l'homme, à quelque échelon que sa destinée le place, ait son rayon de soleil, son pain, son vête-

ment, son foyer, un berceau pour ses fils, une tombe pour ses morts !... Tributaire de la nature, s'il est hors d'état de payer sa dette, la société, dont il est le membre, doit la payer pour lui...

Les inégalités sont des harmonies. La nature elle-même les proclame. La mousse du rocher et le cèdre de la montagne vivent des rayons du même soleil et des gouttes de la même rosée : sans être égaux, ils sont frères. Ils demandent au même printemps leur séve, et au même été leurs fleurs. C'est le même automne qui mûrit leurs fruits, et le même hiver qui les dépouille et les gerce. Si les chaînes alpines sont altières et superbes, les vallées sont verdoyantes et fleuries. A celles-ci la guirlande de roses ; à celles-là la couronne de neige. Aux vallées les riches,

moissons ; les sources fécondes aux montagnes.

Ouvrons maintenant l'Évangile, cette charte divine du monde chrétien. Nous y verrons un seul père pour tous, et pour tous un seul juge. Les droits sont égaux, les devoirs seuls ne le sont pas ; c'est-à-dire qu'il sera demandé à chacun, selon la mesure de ce qu'il aura reçu. Ainsi, Dieu permet qu'il y ait des riches et des pauvres; mais il ne veut pas que la richesse reste un privilége, et que la pauvreté, qu'il a glorifiée dans son Christ, devienne une honte et un malheur.

. . . .

Philosophe chrétien, l'abbé Coural ne songeait pas à substituer une vie molle et

facile à la vie laborieuse du peuple. Il aimait les pauvres, il les voulait heureux, mais sans les désirer riches. Il avait vu chez les métayers des campagnes que, plus une maison comptait d'enfants, plus elle acquérait d'aisance. Il s'en était d'abord étonné. Puis, ayant reconnu que c'était là l'effet de l'association dans le travail, il se dit qu'à son tour il associerait l'abandon et la misère, pour donner aux orphelins une famille, et aux indigents du pain. Il embrassa d'un coup d'œil le principe, l'objet et la fin de son œuvre. Il en coordonna toutes les parties, et leur donna pour base le travail, l'abnégation et la charité.

. . .

Cette maison qui va s'ouvrir, il l'appellera *Nazareth*, en souvenir de cette autre maison, humble et bénie, qu'habita le

Christ... Nazareth !!! Quel nom plus doux à choisir pour l'asile des pauvres et des abandonnés ! Le peuple, lui aussi, est fier de son passé... Mais, pour former ses blasons, il ne va pas, comme les grands du monde, additionner les morts, et asseoir l'orgueil sur la poussière des tombes... ses titres sont au ciel ; sa noblesse est dans sa foi...

Jésus ne possédait rien. Grâce à lui, le travail, jusque-là métier d'esclave, devint honneur et devoir d'homme. Le jour où il cessa de gagner sa vie à la sueur de son front, ce fut pour gagner la vie de l'humanité à la sueur de son sang... Qui donc oserait mépriser le travail, quand un Dieu l'a sacré de ses mains et l'a scellé de sa croix?...

IV

Dans la plupart des maisons de refuge, le riche paye la pension du pauvre. L'abbé Coural se demanda si l'enfant prodigue alla tendre sa main à l'aumône pour payer sa rentrée au foyer de son père. Il se demanda si la charité n'était pas le revenu privilégié de l'enfance, de la vieillesse et du malheur. Il ouvrit l'Évangile, et il écrivit sur le premier feuillet des statuts de son œuvre :

« Vous qui frappez, il vous sera ouvert;

« Vous qui cherchez, demandez, et vous aurez trouvé. »

A *Nazareth*, le besoin seul sera le titre d'admission ; la bonne volonté seule répondra de la bonne conduite. Voulez-vous fuir le monde et ses tentations? Entrez vite, là sera la paix... Est-ce le monde qui vous repousse? Est-ce une faute, est-ce un crime qui vous ferment son sein? Entrez encore, là est la charité, là sera le pardon.

. . . .

L'abbé Coural n'avait pas seulement en vue le salut individuel des âmes Sa sollicitude s'étendait encore aux misères menaçantes de la société.

Les temps sont rudes pour les peuples

comme pour les gouvernements. Le génie moderne enfante des prodiges : germes de richesses pour l'avenir, sources de larmes pour le présent...

Aux bras de chair qui se lassent, on substitue des bras d'acier qui ne se lassent pas. Les métiers tissent sans tisserands; les chars roulent sans chevaux; les navires voguent sans voiles... Merveilles sur merveilles... j'en conviens; mais de là des ateliers sans travail, des professions sans clients, des propriétés sans valeur, des familles entières sans pain. De là aussi malédiction, anathème contre cette intelligence titanique, dont le vulgaire ignore le secret, et qui semble faire de la machine un homme, et de l'homme un néant.

Quel moment plus opportun pour ar-

mer le peuple de fortes vertus, pour faire apparaître Dieu sur les cimes inconnues de ces horizons nouveaux! L'abbé Coural ne s'effrayait pas de ces conquêtes de l'homme sur la matière; il savait que le travail, dont l'humanité ne peut s'affranchir, doit se transformer avec elle, selon les besoins et les attractions du temps; mais, ce qu'il savait encore mieux, c'est que la charité doit élever ses temples là où le génie plante ses angoisses de jalons.

. . . .

. . . .

Il fallait du temps au saint prêtre pour préparer son œuvre. Chaque jour sa prière venait mûrir sa pensée; chaque jour il allait retremper son zèle au contact des souffrances des pauvres et au récit des mères.

Rencontrait-il une belle âme sur son chemin, il lui confiait ses espérances et ses peines. Il recueillait ses avis et se fortifiait par ses sympathies. Trouvait-il sur ses pas un homme d'intelligence et de mérite, capable de l'aider de sa bourse ou de son crédit, il lui exposait son plan, le bien social et religieux qu'il devait en attendre, les ressources qu'il avait déjà, celles surtout qui lui manquaient encore. Il recevait des éloges, quelquefois même, avec des éloges, la promesse d'un prochain secours; mais le flot des intérêts mondains passait-il sur cette promesse, elle était oubliée. L'espérance enfantait le mécompte, et des rêves caressés de la veille naissait le regret du lendemain.

Ces déceptions, trop souvent réitérées, affligeaient l'apôtre sans le décourager. Il

revenait sur les calculs de son budget. Il retranchait sur les chiffres pour se rapprocher des moyens. Il décidait un jour que l'aumônier et les religieuses n'auraient pas de salaire, que maîtres et serviteurs auraient la même table et le même pain. Un autre jour, il décidait encore que les religieuses travailleraient elles-mêmes pour avancer la tâche commune, et gagner leur part de la commune vie. Ainsi, chaque déception ne servait qu'à ramener l'œuvre aux proportions sublimes de l'humble forme évangélique. A défaut d'or, l'abbé Coural l'enrichissait de dévouements et de sacrifices. Ah! que de fois son bon ange dut sourire aux pieuses rêveries de ses veilles!

Le temps marchait cependant. Un nouvel hiver approchait. Le malheur atten-

dait son refuge, et le pieux fondateur n'avait pas encore un toit pour l'abriter.

Parmi les plus intimes confidents de son projet, était un homme de bien, un homme de foi, vivant loin du monde avec sa digne compagne, aimés tous deux des malheureux et les aimant, préférant l'un et l'autre au luxe de l'opulence le luxe de la charité... J'ai nommé M. et madame de Villiers.

M. Coural leur avait souvent exprimé sa peine. Ils y avaient toujours compati, et on doit comprendre sa joie quand il lui annoncèrent que le lendemain les portes du château de Villiers s'ouvriraient devant son œuvre. Le pavillon du riche devenait le berceau de l'espérance du pauvre...

Ah! ce fut un beau jour que celui où deux religieuses de l'ordre de Marie-Joseph, et trois jeunes filles (1) sorties la veille d'une prison, vinrent s'asseoir au foyer béni, emportant avec elles leurs pénates chrétiens, un crucifix de bois, une vierge en plâtre, et le rameau toujours vert des dernières Pâques fleuries.

La chère famille était pauvre. Pauvre fut l'installation du nouveau ménage. Les lits étaient durs, mais la paix de l'âme et douze heures de labeurs n'appellent-elles pas le sommeil?... Les ressources étaient précaires, mais le travail ne met-il pas le pain au bout des doigts?

(1) On a vu que la pensée mère du fondateur avait été de recueillir les filles ou femmes condamnées, à leur sortie des maisons centrales, lorsqu'elles manquaient de gîte et qu'elles avaient donné des marques certaines de repentir.

Comme l'aumône avait seule pourvu à tout, le mobilier était chétif. Les chaises boitaient un peu, les tables avaient cinq pieds, les fourchettes trois dents. On voyait des soucoupes sans bols, des couteaux sans manches, des pots sans anses, des soupières sans boutons. Enfin, toutes les sympathies qui avaient concouru à meubler à la hâte l'œuvre nouvelle étaient représentées dans ce pêle-mêle humble et touchant, où le don du pauvre se mêlait à l'offrande du riche, et l'obole de la veuve à la pièce d'or du roi.

. . . .

A la fin de l'hiver, le pavillon si généreusement offert par M. de Villiers fut trop petit pour contenir les membres toujours croissants de la famille. L'infortune

en avait appris le chemin, les faibles et les orphelins s'arrêtaient en priant sur le seuil de la porte, et derrière leurs barreaux, les prisonnières y retenaient leur place, s'efforçant de la mériter pour le jour de la libération.

Cette fois encore l'abbé Coural vit la Providence incliner un cœur au-devant de ses souhaits. M. Bégé, alors préfet de l'Hérault, ayant trouvé dans l'œuvre le reflet des vertus du fondateur, voulut en assurer l'avenir en cédant, contre un modique loyer, une jolie propriété qu'il avait récemment achetée dans un des faubourgs de la ville. C'est la maison que j'ai vue de ma fenêtre, avec sa ceinture d'oliviers, de lauriers et de vignes.

A partir du moment où les nazaréennes

furent installées chez M. Bégé, on vit la *solitude* grandir sans entraves, et la belle pensée de l'abbé Coural se développer, radieuse, sous la douce puissance de la charité.

Oh! béni soit l'asile qui s'est ouvert à l'abandon et au repentir, qui désarme la justice, console et rassure la société! Il n'y a plus de cloîtres pour y ensevelir les ennuis incommensurables, et les inconsolables douleurs... Qu'il y ait des champs de bataille pacifiques, où ceux qui veulent mourir à la vie usent leurs forces au service de l'humanité... Que tous les dévouements y aient leur place; mais que rien ne s'y paye, et que le trésor des pauvres ne devienne pas le revenu du mercenaire!

V

Les grandes pensées brisent vite les murs de leur enceinte. Déjà les échos de Nazareth retentissent au loin ; le grain de seneyé se fait arbre. Si les projets de l'ambition sont vains et insensés, ceux de la charité sont protégés et bénis. L'impossible s'efface, l'horizon recule devant eux. Qu'importe aux grandes âmes que, sur le seuil des siècles, le temps creuse ses fosses ! les serviteurs de l'humanité sèment pour que d'autres moissonnent. Vivants, ils ne s'appartiennent pas ; morts, ils se survivent dans l'œuvre immortelle de leur vie.

Je n'ai jamais vu l'abbé Coural dans ma cellule, sans lire sur ses traits la grandeur de l'abnégation, la puissance du sacrifice, la noblesse du caractère, affranchi du *moi* humain.

Au premier abord, M. Coural n'a rien qui le distingue des autres prêtres. Il n'est ni très-grand, ni très-petit; ni très-vieux, ni très jeune. Son front se penche comme l'épis gonflé par le grain. Ses yeux, affaiblis par l'étude, restent toujours voilés, mais s'éclairent par moment d'une lumière intérieure qui pénètre dans son regard.

L'expression habituelle de sa physionomie est une sérénité humble et douce. Sa foi respire dans son sourire, l'oubli de lui-même se révèle dans chacune de ses

paroles, dans le moindre de ses mouvements. On ne trouve rien en lui sans qu'on le cherche. Il s'enveloppe dans son humilité.

Si les bruits du monde ne l'atteignent pas, il est rare qu'une douleur étrangère lui échappe. Il déteste le mal, mais il veut qu'on pardonne et qu'on aime les méchants. Prêtre laborieux, il n'a pas la science qui éblouit, il a celle qui éclaire. Prêtre humble et timide, sa bonté touchante et naïve a quelque chose d'un profil de saint, découpé dans la Bible. Parle-t-il des malheureux, on dirait une mère parlant de son enfant, avec des caresses dans le souvenir et des larmes dans la voix. Dit-il *moi*, il pense *nous*. Son cœur bat dans le cœur des pauvres. Son âme n'est jamais qu'en Dieu.

Quant à sa mise, sa soutane ne l'habille pas beaucoup... sa ceinture et son chapeau paraissent de son âge... ses souliers marchent d'une Pâque à l'autre. Que lui importe la pauvreté de l'habit ! S'il se regarde, c'est dans les vêtements neufs de ses filles. Si elles ont chaud, il n'a plus froid ; si elles sont bien, il se trouve à merveille... Qu'ajouterai-je encore? rien de plus, car, excepté la mort, nul n'a le droit de trahir l'incognito d'un saint.

Vincent de Paul était le père des pauvres, avant d'en être le patron dans le ciel.

VI

Enfin, je peux jeter la préoccupation d'une pensée amie entre le monde et ma prison. Telle une liane, enlevée par le vent, relie de ses anneaux les deux bords d'un abîme, et décore un moment de ses rameaux fleuris le gouffre ouvert par le torrent.

J'ai dit, dans un des chapitres précédents, que, chaque soir, le dernier rayon de soleil venait briller et s'éteindre sur le rebord extérieur de ma fenêtre. J'ai dit qu'empressée j'allais ouvrir au rayon,

l'accueillant d'un sourire comme un ami désiré, ou le saluant d'une larme, comme le mirage d'un bien perdu.

Avant-hier, j'étais arrivé la première au rendez-vous. Ne voyant rien venir du côté du ciel, je me mis à regarder dans la rue.

Un jeune homme passait, pesamment appuyé sur le bras d'un vieillard, qui semblait soutenir sa faiblesse, et diriger ses pas.

Dès l'abord, je fus frappée du contraste de ces deux destinées. Le temps avait passé, sans la courber, sur la tête blanche du serviteur, et la maladie faisait plier sous le poids le front décoloré du maître. Le vieillard marchait d'un pas ferme vers

le terme prochain de la vie. Le jeune homme, traîtreusement saisi par la mort, paraissait se survivre à lui-même, et porter son suaire avant qu'on portât son deuil.

Arrivé en face de la prison, le malade fit un signe qui sans doute ne fut pas compris par son guide, car il le renouvela inutilement plusieurs fois.

Le lendemain, je pensais moins à revoir le soleil que notre inconnu de la veille. La douleur a ses affinités mystérieuses et saintes. Je souffrais tant, et je le voyais tant souffrir, que déjà je le nommais mon frère.

Adèle était dans le secret de cette soudaine et pieuse sympathie. Nous étant ap-

prochées, vers six heures, de la fenêtre, nous aperçûmes le jeune infortuné qui remontait le boulevard, toujours appuyé sur le bras de son gardien.

Quand il fut devant la maison centrale, il s'arrêta, alla frapper du regard à chaque fenêtre de ma tour, fit un mouvement de pitié en voyant la dernière ouverte, et, se retournant avec effort vers le vieillard, parut vouloir, comme la veille, lui parler du geste et des yeux.

Cette fois, la demande muette fut comprise. Sans cesser de soutenir son maître, le vieux serviteur souleva à deux reprises le chapeau du jeune homme, qui, élevant sa tête vers nous, sembla nous dire : « Ce salut, c'est au malheur qu'il s'adresse, c'est à la prisonnière qu'on l'envoie. »

Pauvre malade, merci ! Ma conscience et mon cœur se partagent ton salut, et te le rendent, comme tu le donnes.

Hier et aujourd'hui, le temps était mauvais. N'ayant pas revu notre ami, nous en avons parlé longtemps. De quel mal souffre-t-il ? Comment les années pèsent-elles doubles sur son front ?... Il est libre, cependant, lui !...

Une particularité a frappé ma cousine. Le vieillard porte l'uniforme bleu des pensionnaires de l'hôpital... Touchante fraternité devant la tombe ! Celui qui manquait de pain, et celui auquel va manquer la vie, s'entrelacent de leurs bras, cheminant en silence vers leur maison des cieux... Un moment, nous avons pensé que le pauvre malade était victime de

quelque caprice de la fortune... mais non. Son regard est trop fier. Il ne porterait pas le deuil d'un peu d'or. Oh! le malheur qui fige la jeunesse dans les veines d'un homme frappe de haut. Dans les traits du noble étranger, on voit quelque chose de grand qui se perd, toute une vie d'âme qui s'en va... Adèle prendra des renseignements auprès des saintes filles de Vincent de Paul, qui connaissent bientôt les malheureux dont elles deviennent les mères.

. . . .

Adèle a tout su. Notre visiteur inconnu est un réfugié polonais... Salut, respect au martyr!

Le jeune proscrit habitait, à Varsovie, l'antique château de ses pères... Il était

riche, aimé des pauvres, voué au double culte de sa patrie et de son Dieu, chéri des compagnons de son enfance, qu'il appelait ses frères, et de vieux serviteurs, qui le nommaient leur fils. Son père était mort au champ d'honneur. Il lui restait sa mère, dont il était l'espérance et la consolation.

A l'âge où les passions envahissent le cœur, il n'en avait qu'une, l'affranchissement de son pays, l'honneur de son drapeau!

Un jour, le tocsin se fit entendre... la Pologne fut debout, sommant le despotisme de lui rendre sa liberté... Le despotisme lui répondit par l'insulte et le glaive. D'innombrables légions d'esclaves se précipitèrent sur une phalange de héros. Var-

sovie eut les prémices du martyre. On compta cent bourreaux pour une victime... Quand la mort fut rassasiée, l'exil remplaça la mort. Quand la Sibérie n'eut plus de place, les cachots remplacèrent l'exil. Quand les cachots ne suffirent plus, le vainqueur prit les lois, les aiguisa comme une hache, et acheva d'en mutiler la race des vaincus... Peuple infortuné! Il ne lui fut plus permis de prier Dieu comme le priaient ses pères, de parler la douce langue que ses mères parlaient... la Pologne mourante poussa un cri... nul ne voulut l'entendre... sa liberté se noya dans son sang, et il ne lui resta plus que sa gloire et sa foi !

. . . .

. . . .

Notre pauvre ami était un de ces Polonais martyrs, échappés par miracle au fer des vainqueurs. Il avait demandé l'hospitalité à la France. Trop grand pour mendier une vie qu'il pouvait gagner, il était entré dans le corps des ingénieurs civils, où son aptitude le fit bientôt distinguer. Son travail payait l'impôt à la terre qui l'avait recueilli. Ses études l'aidaient à supporter les heures amères de l'exil.

Ce fut au milieu de ces pacifiques travaux que la maladie vint le frapper, aidée qu'elle était par cette funeste prédisposition que les grandes douleurs de l'âme inoculent au corps. Il avait reçu l'ordre de lever le plan d'une des grottes les plus curieuses du Midi. Pour cela, il fallait chaque jour passer plusieurs heures dans une atmosphère froide, chargée de miasmes

dont l'action délétère se développait au contact de l'air extérieur.

Le laborieux jeune homme ne s'aperçut pas que la mort était à ses côtés, paralysant une à une ses facultés physiques, emprisonnant sa vie dans l'enveloppe inerte d'un cadavre.

Voilà ce que nous avons appris. Pauvre! ses lèvres n'articulent plus une parole; ses yeux errent égarés dans le vide; la partie droite de son corps est privée de mouvement. Il faut qu'on lui prête l'action du geste, du regard et de la voix...

Infortuné! tu passes comme une image

de ta patrie... que les heureux te plaignent ! Moi, je ne sais que t'aimer.

. . . .
. . . .

Ce matin, un de mes amis m'a envoyé une boîte de fruits confits. Jamais présent n'a été reçu avec plus de bonheur. Le pauvre malade en aura sa part.

J'ai passé une heure à parer mes friandises. Je voudrais que le cher exilé pût y lire un pieux souvenir... Il refuserait le don. Il acceptera le partage... Mais comment lui envoyer la boîte? l'intermédiaire de ma famille pourrait le blesser. Je suivrai le conseil d'Adèle : je m'adresserai à

l'aumônier de l'hôpital. C'est le messager qui me convient pour donner quelque prix à l'humble offrande.

. . . .

. . . .

La boîte est parvenue, et le bon aumônier me fait dire qu'une douce larme y est tombée pour moi...

Oh! que la Providence est bonne! Il n'est calvaire, si abrupte et aride qu'il soit, qui n'ait sa fleur et son parfum... Dieu a fait de la *compatissance* la trêve du malheur.

LIVRE XIII

I

Ce soir, comme il pleuvait, Adèle s'est arrêtée quelque temps dans la loge du portier. Je l'en ai grondée.

J'ai vu cet homme une fois. Son rire permanent, illuminé par des couleurs lie de vin, ses yeux sans regard, ses manières

rudes, devenant à volonté poisseuses comme celles d'un chat qui s'est frotté contre un rayon de miel, un je ne sais quoi que je ne saurais définir, m'avaient inspiré contre lui un sentiment répulsif.

J'ai voulu savoir ce qui s'était passé dans cette halte fortuite d'Adèle, et voici ce qu'elle m'en a dit :

Pendant qu'un petit garçon était allé chercher un parapluie, le gardien et sa femme se sont mis en frais de politesse envers ma cousine, lui ont offert une chaise, etc., etc. Puis, emmiellant leurs lèvres, et mettant la sourdine à leur voix, ils ont commencé à parler de moi.

— Mademoiselle Adèle, a dit la portière, est-ce vrai que madame Lafarge

aille mieux? Pécaïre! la pauvre dame serait enterrée il y a belle heure sans votre maman et sans vous.

— Je vous remercie, a répondu Adèle, dont le cœur n'est jamais bien clos quand on lui parle de moi, ma cousine, quoique bien faible encore, ne nous donne plus d'inquiétude. Elle se lève maintenant, et peut faire le tour de sa chambre appuyée sur mon bras.

— Tous les étrangers qui passent, a dit le portier, s'informent de sa santé...

Et, clignant de l'œil, comme pour recommander le secret, il a ajouté :

— Hier encore, il est venu un Anglais qui aurait bien donné de beaux et bons

louis pour la voir. Ça vous aurait été une consolation d'entendre ce qu'il disait en regardant la tour..... Quand un arbre tombe, chacun prend sa hache pour y faire son fagot; mais madame votre cousine, c'est le contraire, car ils disent tous qu'elle ne devrait pas être là.

Adèle a rougi de plaisir, et a répondu tout simplement :

— Si ces étrangers connaissaient ma pauvre Marie comme je la connais, ils l'aimeraient bien plus.

— Ce qui fait que je prends tant de part au malheur de madame, a repris la portière en faisant mine de s'attendrir, c'est que je ne puis ôter de devant mes yeux cette pauvre mademoiselle Clémentine,

quand il lui fallut quitter sa maîtresse. C'était à fendre le cœur. Il n'y avait pas jusqu'à ce brave gendarme, qui l'avait escortée depuis Tulle, et qui versait des larmes en aidant votre cousine à monter le perron. La religieuse qui l'accompagnait en avait le cœur bouleversé... Pauvre dame! c'était bien terrible de se trouver sur un mauvais lit, où il y avait plus de paille que de laine, avec des draps jaunes, sans même un oreiller pour relever sa tête! Quand on s'est vu riche, c'est bien triste de tomber si bas sans l'avoir mérité. A sa place, bien d'autres auraient été voir quel temps il fait dans les autres pays. Quand on a tant d'amis, il n'est pas difficile de trouver à qui se confier... Mais, par exemple, mademoiselle Adèle, ce n'est pas dans une maison comme celle-ci qu'il faudrait prendre des paroles pour

de l'argent comptant. Il y en a qui, pour se faire bien venir, diraient tout ce qu'ils savent, et dénonceraient ce qu'ils ne savent pas. Ne vous y fiez pas, au moins. Le gardien *** est un vieux chat. Celui-là, ***, avec son air bêta, n'est pas meilleur qu'il ne faut. Celui-ci, ***, est dans la manche du directeur.

— Mon Dieu ! a dit Adèle, tout effrayée de ce flux de paroles, savez-vous que c'est bien affreux d'être entouré de pareilles gens ?

— Ah! mademoiselle, a repris la portière d'un air mystérieux, tous ne sont pas comme ceux-là. Il y en a qui savent tenir leur langue en repos.

Puis, se penchant plus près d'Adèle, elle a ajouté à voix basse :

— Mon mari, par exemple, on pourrait se fier à lui.

Les regards pénétrants de la portière, son accent, ses gestes, l'abondance étourdissante de ses parôles, les paroles d'intérêt qu'elle jetait au cœur de ma cousine, pour y faire brèche, le prestige qui s'attache à l'expression du dévouement, tout cela devait exciter la confiance d'Adèle. Non-seulement elle a remercié la portière de ses avis, mais elle lui a promis de s'en souvenir, si l'occasion s'en présentait jamais. Dans le laisser-aller de sa reconnaissance, elle lui a dit qu'avant mon ar-

restation au Glandier, j'aurais pu fuir, mais que, confiante en mon innocence, j'avais repoussé l'évasion comme une lâcheté. Elle lui a dit encore qu'après ma condamnation j'avais eu la même fermeté; que, lors de ma translation ici, Clémentine avait voulu me faire prendre ses habits et son passe-port, et que j'avais persisté dans ma résolution.

Elle lui a parlé ensuite de toutes ses anxiétés et de celles de ma tante, pendant la maladie à laquelle j'avais miraculeusement échappé, et qui, après les avoir fait trembler pour ma vie, les avait fait trembler pour ma raison. Elle ne lui a pas caché que, témoin désolé de mon désespoir, il lui était arrivé souvent de songer à se sacrifier elle-même pour me sauver.....

— Ne le dites pas, ma brave femme, avait ajouté ma cousine, car on pourrait me séparer de Marie, et je ne m'en consolerais pas. Tout mon bonheur est de la soigner, de souffrir avec elle, et je me ferais prisonnière avec joie si ses chaînes tombaient pour devenir les miennes.

— Oh! Jésus! s'était écriée la portière en joignant les mains, en voilà une amitié qui vaut son pesant d'or! Allez, mademoiselle, je ne suis pas seule à le penser. Dieu vous récompensera. Aussi, pécaïre! moi répéter ce que vous m'avez confié là! j'aimerais mieux mettre ma tête sur le billot.

En terminant sa narration, Adèle m'a dit :

— Eh bien! ma chère, tu vois comme ces braves gens t'aiment. Il est bon d'avoir des amis partout. Tu devrais bien faire quelque chose pour eux.

— Mais, comment le pourrais-je? ai-je répondu un peu étonnée.

— Je sais que le mari va partir pour Paris : il espère s'y caser mieux qu'ici. Tu comprends que, pour des cœurs bons et ouverts comme les leurs, ce doit être bien dur de tirer toujours des verrous et d'avoir pour camarade des espions. Tu pourrais écrire à Clémentine de mener ce brave homme chez madame ***, qui serait enchantée, j'en suis sûre, de l'aider de sa protection.

— Adèle, tu me connais, je ne suis pas ingrate... mais cette subite démonstration... cette figure...

— Oh! franchement, voilà bien une raison de Parisienne. Parce qu'un homme est laid, est-ce à dire qu'il est méchant?

— Et si la laideur était au dedans?... Voyons, réponds-moi : ce voyage de Paris, n'est-ce pas eux qui te l'ont annoncé? Cette recommandation, n'est-ce pas la femme qui te l'a demandée, et ne l'as-tu pas promise avant sa profession de foi?

— Elle m'a priée de t'en parler, a dit Adèle en rougissant.

— Avant?

— Après.

J'ai attiré la tête d'Adèle sur mon épaule : je sentais qu'elle avait besoin d'être consolée.

— Mon Dieu! Marie, s'est-elle écriée, maintenant que tu me le fais pressentir, j'ai peur d'avoir été trop confiante.

— J'en aurais peur aussi, ma pauvre minette, si nous avions quelque chose à cacher ; mais j'ai trop souvent regretté les offres d'évasion pour que j'aie à craindre un soupçon de cette nature. Ainsi, le mal n'est pas aussi grand qu'il pouvait l'être.

Nous sommes peut-être dupes. Exécutons-nous de bonne grâce : je vais écrire à Clémentine, et à cette bonne, chère et parfaite madame ***.... C'est au moins tout ce que tu as dit? ai-je repris après un moment de réflexion.

— Tout... c'est-à-dire...

— Allons, sois franche.

— C'est-à-dire que j'ai pu lui confier que, pendant ta maladie, tu nous parlais toujours de Villers-Hellon, des douceurs de ta vie passée; et que, la comparant aux tortures de celle-ci, tu nous arrachais des larmes à maman et à moi. Je crois lui avoir dit aussi qu'un jour, le préfet étant

venu te voir, tu étais tombée à ses pieds, en lui demandant à grands cris la liberté.

— Et puis...

— C'est bien assez, mon Dieu! ne me demande plus rien, je n'en puis plus.

— Eh bien! mon enfant, restons-en là..... Cet homme, en voyant mon empressement à le servir, ne pourrait concevoir l'affreuse idée de me nuire. D'ailleurs, dans ce que tu lui as dit, je ne vois pas matière à une incrimination quelconque. On ne dénonce pas une pensée de malade; on ne noircit pas une parole de dévouement tombée du cœur d'une amie. Ne soyons ni inquiètes, ni injustes. Au fond, un nez de

travers, des yeux louches, un sourire fauve, peuvent très-bien se rencontrer chez un honnête homme..... Je vais écrire; toi, minette, n'y pense plus.

II (1)

La tempête laisse dormir la vague qui porte l'alcyon. Le nuage recéleur de la foudre s'irise des couleurs de la paix... La tempête et le nuage n'ont pas de trêve pour moi... Encore, toujours souffrir!!

(1) La narration que je vais faire n'a été écrite que deux mois après la fin de cette nouvelle phase de ma captivité. Dans le paroxysme de la souffrance, il m'est impossible d'écrire.

Quelles douleurs avais-je donc encore à subir, malheureuse femme que je suis, exilée du passé, deshéritée de l'avenir, condamnée au deuil de toutes les espérances et au regret de tous les souvenirs? Quelles douleurs?... La pire de toutes : la douleur infime, la douleur inutile, le coup d'épingle, rouvrant la plaie du coup de poignard.

Je l'ai dit, la religion, l'amitié, ma conscience, m'avaient prêté des forces. Je ne traînais plus ma croix, je la portais. Résignée à mourir sous les étreintes de la pierre et du fer, j'avais fait mon intelligence héritière de mes loisirs... L'étude me sauvait de l'ennui; les bons souvenirs étouffaient les mauvais; le Calvaire me rappelait le Thabor. J'étais calme et tout

l'était autour de moi. Je trouvais encore quelques épis à glaner dans les champs dévastés de ma vie..

C'est ainsi que chaque jour j'attendais les tendres embrassements d'Adèle et de sa mère. Nos premiers moments se passaient en douces causeries. L'innocente chronique du foyer, la chronique plus maligne que vraie de la ville, les caquets à huis clos des salons, les cancans *dévoilés* de la rue, tous ces bourdonnements du monde, venaient résonner à mon oreille comme les échos perdus de ces mille voix de la vie que je n'entendais plus. Les petites malices me faisaient sourire ; les méchancetés m'attristaient. Il était rare que de ces récits nous ne fissions jaillir une moralité.

Après ce compte rendu, Adèle me lisait

quelqu'un de nos grands auteurs. Quand mes forces le permettaient, je prenais le livre, je l'analysais, j'en faisais remarquer les beautés à ma petite sœur. Je lui apprenais à aimer ces bons et lumineux esprits que j'aimais.

Ensuite, nous nous occupions de broderies. Je traçais les dessins, Adèle les mettait en relief, et quelquefois je m'en mêlais un peu, sans m'y entendre trop mal.

Quand l'heure, l'heure si hâtive de la séparation, était venue, je suivais de l'œil, et encore plus de la pensée, cette chère famille de mon cœur. Je la bénissais, et mes larmes lui disaient : A demain !

Restée seule, j'épiais le moment où le soleil, fuyant vers les montagnes, venait rire à ma fenêtre, faire chanter mes oiseaux, caresser mes liserons, attiédir le fer de mes barreaux. Puis j'allais répondre au triste salut d'un exilé. J'allais dire « mon frère » au fils mourant d'une nation morte.

Ces mille riens, qui auraient passé inaperçus dans la journée de la femme du monde, occupaient mon temps, endormaient mes douleurs, trompaient mon besoin de vivre par quelque chose d'assez semblable à la vie.

Hélas! ces pauvres riens, on me les a enviés, on me les a ravis. Une persienne, impénétrable au jour, a été scellée, comme

un rideau de ténèbres, aux parois de ma fenêtre : la nature entière est voilée pour moi. Il faut que mes yeux souffrent leur peine comme mon cœur... Ma famille, ma famille, est condamnée à ne plus me voir... Comprendra-t-on mon supplice ?

Et qu'a-t-il fallu pour ces cruelles rigueurs? Qu'a-t-il fallu pour me séquestrer d'Adèle, de sa mère, du soleil, de mon échappée de vue sur le monde?... Moins que rien. La vengeance d'un fourbe, le malheur d'être trop pauvre pour payer des velléités de trahison, l'imprudence de juger des choses par les mots, et de croire au bien par instinct...

. . . .

. . . .

J'ai parlé, dans un chapitre précédent, d'un gardien qui s'était longuement entretenu de moi avec ma cousine. J'ai parlé de sa femme, qui, ne trouvant pas sans doute que ce fût assez de mentir par la parole, mentait encore avec des pleurs.

J'ai dit les insinuations faites à Adèle pour un projet chimérique d'évasion, et ses réponses trop vraies pour avoir été peut-être assez prudentes. J'ai dit le projet de départ du gardien pour Paris, et l'épisode des lettres de recommandation que je lui avais données en signe de reconnaissance pour l'intérêt qu'il nous avait témoigné.

Quinze ou vingt jours après, mes pres-

sentiments se réalisaient. Une de mes plus chères amies, amie excellente comme une mère, m'écrivait qu'elle avait eu la visite de mon recommandé, qu'il l'avait entretenue de ma position, de son dévouement, de projets mystérieux, de mystérieuses confidences, etc., et qu'à la fin de son exorde, paraissant se troubler, il avait conclu à une demande en prêt d'une somme de dix à quinze mille francs, pour l'établissement d'un hôtel garni dans le quartier latin. Madame*** ajoutait que, si l'on monnoyait les cœurs, elle aurait donné tout le sien pour payer ce qu'elle appelait mes espérances; mais qu'étant gênée elle-même par suite des revers qu'elle avait éprouvés, elle n'avait pu satisfaire le malencontreux visiteur, dont la colère, après son refus, la faisait trembler pour moi.

La lettre de madame *** me causa une surprise extrême. La pauvre Adèle en fut terrifiée. Le dimanche suivant, comme elle revenait de la messe, son anxiété redoubla encore en apercevant le gardien, qui, revenu de Paris, s'éloignait d'elle en lui lançant un regard ricaneur et menaçant.

Le lendemain, ma famille fut mandée dans le cabinet du directeur.

III

L'appel du directeur, comme je devais m'y attendre, avait pour motif la dénonciation du gardien. Mon oncle, étranger à toute cette intrigue, en fut terrassé.

Ma cousine était signalée comme l'au-

teur d'un plan d'évasion complet, avec déguisement, fausses clefs, chaise de poste dans la rue, paquebot à Cette, de l'or pour lever les obstacles, des amis pour braver les dangers. On reprochait à ma tante de n'avoir rien fait pour s'opposer au complot. Il n'y avait pas — c'était à n'y pas croire — jusqu'à la pauvre Basson, qui, si souvent punie pour avoir parlé, ne se vît accusée de son silence et menacée d'être mise au cachot.

Mon oncle plaida ma cause avec l'éloquence d'un père. Le directeur le plaignait, nous plaignait tous ; mais la dénonciation était faite, son procès-verbal dressé ; il était obligé d'en référer au préfet, et le préfet était en tournée pour un mois. « J'ai mes entrailles d'homme

comme vous, disait-il, mais j'ai aussi mes devoirs d'homme public, et je dois mettre ma responsabilité à couvert. Je souffre de l'état où je vous vois... N'insistez pas. Il m'est impossible de révoquer les mesures provisoires que j'ai prises. »

Mon bon oncle, désolé, porta ces tristes paroles à sa famille... Adèle, éplorée, courut interroger les abords de la prison. Mais quelle triste réponse que des grilles et des fenêtres condamnées! Elle tourna ses regards vers ma cellule... Hélas! pouvait-elle entendre mes sanglots?... Il était déjà nuit, et pas une voix charitable et amie pour lui dire ce qu'on avait fait de moi. Elle prit le parti d'aller chez un de ses frères, dont l'habitation est presque en face de la maison centrale. Elle fit appe-

ler une femme qui avait servi chez son père, et la chargea d'aller prendre adroitement quelques informations auprès des gardiens. La pauvre messagère revint bientôt avec la sinistre réponse « qu'on m'avait fait quitter ma chambre pour me transporter en bas... » En bas! ce qui, en langue de prison, voulait dire au cachot, ou dans la chambre des morts (1).

Quel coup de foudre pour mon oncle! Il courut chez le directeur. M. Chappus était absent. Il alla trouver l'inspecteur, la supérieure. Il voulait me voir une minute, un moment. Il le demandait à genoux... Il avait compté sans la peur. L'inspecteur, qui était ordinairement très-bon,

(1) C'était un faux bruit, qui sans doute avait couru dans la maison. On m'avait laissée dans ma cellule.

n'eut pas cette fois le courage de l'être. La supérieure craignait de désobéir à la règle en obéissant à la charité. Enfin, tandis que les gardiens *zélés* (c'était le petit nombre) ricanaient tout bas, les autres, que l'état de mon oncle attristait, s'éloignaient silencieusement et sans tourner la tête, comme ils auraient esquivé l'approche d'un pestiféré. Pauvres gens! il faut les plaindre. S'ils avaient trop de cœur, ils manqueraient de pain.

J'ai posé dix fois la plume pour continuer ma narration. Je n'aime pas les phrases, mais je veux des pensées, et il ne me vient que des pleurs. Je veux compter mes blessures, et je les fais saigner.

Dans les prisons, où toutes les heures

se ressemblent comme deux soupirs et deux larmes, dans ces antichambres de la mort, où l'on peut aller étudier des agonies d'un quart de siècle, il est rare que des souffrances aiguës ne viennent pas raviver des souffrances chroniques. L'habitude pourrait à la longue émousser les épines du regret, amortir les traits du désespoir. La science des geôles y pourvoit. A la perpétuité du malheur, on ajoute la variété des tourments. Le Dante avait raison quand, heurtant son regard aux angles de sa prison, il écrivait cette sentence terrible :

« Vous qui entrez ici, déposez au seuil l'espérance. »

. . . .

La calomnie du portier, tout à la fois ambitieuse et méchante, en ouvrant l'esprit du directeur au soupçon, ouvrait à l'espionnage les oreilles et les yeux de tous ses employés. Avant de donner suite à la dénonciation, on voulait grouper autour d'elle tous les faits, toutes les circonstances qui pouvaient l'accréditer. Une surveillance plus active, plus minutieuse, fut recommandée aux gardiens ; et, comme ces pauvres gens craignaient beaucoup plus d'être accusés de négligence que soupçonnés d'exagération, comme ces infimes courtisans de leurs maîtres savaient très-bien qu'une des conditions de leur métier est d'avoir la langue trop longue et l'ouïe trop fine, ils s'y prirent si bien, que chacune de mes paroles, passées, présentes ou à venir, devint l'âme d'un com-

plot, et chacun de mes gestes le signe mimique d'une télégraphie suspecte.

Lire un journal à ma fenêtre, regarder à travers mes grilles, essuyer mes yeux, avoir un mouchoir à la main, reculer et m'avancer, tousser doucement ou avec éclat, m'étaient également imputés à crime. Tout et rien servait de pâture à l'épouvantable espionnage qui m'enserrait de son réseau de plomb.

Il faut avoir été prisonnier, et prisonnier d'un ordre exceptionnel, je veux dire gardé à double vue, enfermé sous doubles clefs, rivé à doubles chaînes; il faut s'être vu exposé comme un point de mire à tous les soupçons, à tous les intérêts, aux im-

prudentes sympathies des uns, aux haines sagaces des autres, pour comprendre les tortures incessantes d'une surveillance sans frein, qui, à défaut de réalités, crée dans le vide et s'abat sur des chimères.

Sans doute la justice, qui pour interprètes et pour auxiliaires a des hommes, peut se tromper ou frapper trop fort. Sans doute, il est affreux de se voir murer vif dans le néant d'une geôle... Mais ce n'est pas le fer qui envenime les plaies, ce sont les coups muets, les piqûres d'insectes ou de reptiles. La douleur violente et libre, en s'exhalant, se soulage. Ce qui tue, c'est la douleur comprimée et sans cesse irritée, c'est le trait qui déchire, et en même temps qui désarme ; c'est le contact qui blesse, et qu'à toute heure on subit. C'est tour à tour

la menace, la délation et l'insulte, perçant de leurs dards l'infortuné captif.

. . . .

. . . .

Si je parle si longuement de ce dramatique épisode de ma captivité, c'est que les suites en ont été aussi persistantes que cruelles. Malheur au prisonnier qui sème à la grâce de Dieu ses ennuis, ses douleurs et ses rêves! Un mot d'Adèle avait éveillé la cupidité; la cupidité trompée avait armé la haine, et la haine enfanta la délation.

A l'époque de la dénonciation du portier, le préfet était absent.

Je restai au secret jusqu'à son retour.

Pendant ce temps, mes projets d'évasion, voyageant de bouche en bouche et de plume en plume, avaient pris des proportions homériques.

A son arrivée, M. Rouleaux-Dugage prit connaissance du rapport du directeur, et ordonna ce qu'on appelle, en idiome administratif, un plus ample informé.

Le dénonciateur fut de nouveau mandé devant ses chefs.

D'abord il avait dit : « Prenez garde ; si on n'y veille pas bien, madame Lafarge s'évadera. »

Cette fois, il dit avec assurance : « Sans moi, madame Lafarge se serait déjà évadée... »

On l'écoute, et, grisé par le sentiment de son importance, en quête de ces paroles à échos métalliques qui, de supérieur à subalterne, sonnent toujours si haut, le déposant ajoute :

— Oui, sans moi, l'évasion serait consommée, et la preuve, c'est qu'un bâtiment était frété à Cette, des chevaux de poste retenus ici, Basson gagnée, et un gardien acheté (1).

(1) A force de questionner Adèle, j'ai su qu'une personne notable et très-compatissante à mes souffrances était venue ici, et que, frappée du voisinage du port de Cette, elle avait laissé entrevoir la possibilité d'une éva-

Sur ce nouveau rapport, le préfet sanctionna les mesures qui avaient été prises par le directeur.

J'avais été gardée; je fus surveillée.

J'étais séquestrée du monde; on me séquestra de la vie.

Les grilles de ma fenêtre laissaient passer un coin de ciel bleu, un rayon de soleil, un point de vue charmant; d'un trait

sion; qu'elle avait même promis d'en combiner les moyens. Ma pauvre cousine s'était exagéré cette espérance et avait pu l'insinuer au portier. C'était là une illusion comme tant d'autres. Tout projet de cette nature avait échoué contre ma volonté et contre la raison froide et prudente de mon oncle. Mais voilà probablement ce qui avait servi d'échafaudage au rapport du portier.

de plume on emprisonna le ciel, le soleil et l'horizon.

L'air et le jour me furent mesurés.

Plus de brises du soir pour rafraîchir mon front; plus de salut furtif d'un promeneur ami pour résigner mon cœur.

Au delà du rempart de fer, un rempart de bois, qui avait mission de dérober aux vivants l'ombre de la *morte*, et à la prisonnière le fantôme d'une distraction.

La nature n'est-elle pas le reflet animé du Créateur, et le pouvoir qui sépare l'homme de l'homme a-t-il le droit de séparer l'homme de Dieu ?

Chez le captif, l'âme hérite du corps.

Si les hommes le chargent de fers, la Providence lui donne des ailes...

Qu'on le laisse contempler Dieu dans ses œuvres et l'adorer dans sa puissance, pour qu'il implore avec plus de foi sa bonté!

IV

La présence d'Adèle avait déteint sur ma pauvre vie de recluse.

Elle et moi, le sien et le mien, s'étaient si intimement confondus, qu'on ne pouvait nous isoler l'une et l'autre sans nous causer un grand déchirement de cœur.

Impuissante à éloigner son souvenir, je ne l'étais pas moins à me consoler de son absence.

Les premiers jours, j'avais été trop malade pour raisonner mon chagrin ; les rêves de la fièvre me donnaient l'illusion de la présence que je pleurais.

Convalescente, il me fallut revenir seule aux douces habitudes que nous nous étions faites à deux ; et toutes les pâles joies, qui s'étaient si difficilement acclimatées à ma cellule, s'effaçaient une à une, pour faire place aux regrets.

Autrefois, c'était Adèle qui me réveillait ; mon premier regard rencontrait la caresse du sien.

Je voyais ma sœur avant de revoir ma prison.

Sortant un moment le matin, elle ne revenait jamais sans m'apporter quelque souvenir ami, sans mêler aux échos de ma solitude quelque nouvel écho de la vie.

Ses joues étaient mon baromètre.

Rouges et froides, marbrées par la bise, j'y donnais un baiser à l'hiver. Tièdes et roses, légèrement hâlées par le soleil, j'y recevais le baiser du printemps.

Étais-je triste : la chère enfant le devenait, pour mettre son cœur à l'unisson du mien ; et moi, qui ne voulais pas lui faire

porter mes deuils, bien vite je devenais sereine, pour qu'elle le fût à son tour.

Le moment de mon déjeuner était celui de son goûter.

Quand je vis l'une de nos petites tasses jumelles rester vide, je ne pus me servir de l'autre sans pleurer.

Dans ma boîte à ouvrage, le dé d'Adèle était à côté du mien. Sur le marbre de mon écritoire, sa plume, en deuil de mes dictées, était à côté de la mienne.

Ses *Heures* étaient restées parmi mes livres classiques. Son chapelet pendait sous le portrait de mon père.

Tout me disait qu'elle avait été là, et me disait encore plus haut que, peut-être, elle n'y reviendrait plus.

Partout, partout, je me blessais à son souvenir, et j'essayais en vain de perdre les heures qu'elle m'avait fait gagner sur le temps.

Cette époque néfaste de notre séparation était celle des plus longs jours de l'année.

Le soleil prodiguait à la terre la richesse et l'amour, la grâce et les parfums, l'harmonie et les couleurs.

Tout resplendissait de lumière et de vie.

Quel contraste, hélas! entre ces fêtes de la nature et les sombres ennuis qui dévoraient mon cœur!

Oh! que ces nuits si belles; oh! que ces jours si beaux, m'ont semblé tristes et longs!...

Étendue sur mon lit, tantôt trop agitée, tantôt trop assoupie, je regardais, sans voir, la place où s'asseyait Adèle; j'écoutais, sans les entendre, les douces paroles qu'elle ne me disait plus...

Je souffrais... je souffrais encore... je souffrais toujours... J'existais sans vivre; je sentais ma pensée s'agiter dans le vide,

comme le navire démâté sur les flots; et la vie qu'il faut traîner ainsi est-elle autre chose que la contrefaçon même du néant?...

V

Parmi les souvenirs de deuil que je viens d'évoquer, il est un souvenir béni qui me sourit de loin, comme l'étoile perdue dans les brouillards du soir.

Quand ma pauvre petite fenêtre n'était encore que grillée, j'allais, chaque soir, à

la rencontre du rayon de soleil dont j'attendais la venue.

C'était peu de chose que ce rayon tiède et blond qui venait trembler au contact de mes grilles; j'y attachais cependant une sorte d'importance superstitieuse, et je ne manquais jamais à la chère visite.

Adèle connaissait cette dévotion de mes pauvres yeux.

Après deux jours de fièvre, qui m'avaient retenue au lit, je priai Basson de me porter au rendez-vous (1)...

J'aperçus bientôt au delà du boulevard

(1) La persienne n'était pas encore posée.

et tout près du séminaire, un vieillard et deux femmes, assis à côté d'une citerne à demi enfoncée sous les tiges ondulantes de l'avoine et du sainfoin.

Je sentis battre mon cœur... c'étaient mon oncle, Adèle et sa mère.

Quel bonheur de les revoir! Je les regardais, versant de ces larmes qui emportent la souffrance, comme les lames de la mer emportent les aspérités du roc...

Ils me cherchaient du souvenir, avant de me chercher du regard; et moi, j'étais avec eux, bien avant qu'ils eussent pu distinguer mon ombre.

Mon oncle fut le premier à me voir; il

Les personnes de service, au contraire, par peur ou autrement, prenaient une physionomie de verrous rouillés. On voyait que l'autorité avait mis la colère à l'ordre du jour.

La surveillante, attachée à la police de ma porte, mettait une sorte de zèle fanatique à faire crier les pênes et hurler les guichets. On m'exploitait comme un exemple, et, de l'état de victime, on m'élevait à la dignité de croque-mitaine.

La sœur *** n'avait pu échapper aux sévérités nouvelles. Je restai près de quinze jours sans la voir.

Elle put enfin se glisser dans l'escalier de ma tour ; et, un beau matin, elle vint

me faire dire par son cœur ce que le cœur de ma pauvre Adèle ne me disait plus.

Ses visites se succédèrent. On les découvrit... plainte à la supérieure... rapport au directeur... nouveau grief à m'imputer.

La sœur *** fut punie ; ma captivité aggravée de deux tours de clef; mon malheur d'une injustice de plus ; et mon ennui d'une année de moins.

VI

La dénonciation du portier avait délié toutes les langues, et ouvert tous les yeux.

A combien de gens ne pouvait-on pas appliquer ces divines paroles de l'Évangile : « Malheureux, tu vois la paille dans l'œil de ton frère; que ne vois-tu la poutre qui est dans le tien?... » Si on ne

pouvait m'atteindre dans mes actes, on me frappait dans mes intentions.

Les bruits les plus bizarres se répandirent; mon ombre et ma plume furent mêlés aux contes les plus méchants.

L'infortuné Polonais qui empruntait la main d'un pauvre pour m'envoyer le salut que sa main inerte ne pouvait me donner fut le premier héros des *on dit* calomniateurs.

On osa flétrir la pieuse communion de nos larmes.

Cette sympathie, toute sainte, avait eu pour interprète la voix de la religion.

Un vénérable prêtre avait lu au pauvre exilé les gémissements de mon âme, et m'avait transmis les tristesses de la sienne.

Ce fut et ce devait être une fois seulement.

Eh bien ! le monde, qui se cherche et s'appelle pour faire du gartage d'un plaisir l'occasion d'une fête, le monde qui trouve très-juste que la vanité dise à l'orgueil *mon frère*, et que l'égoïsme dise à la sensualité *ma sœur*, le monde trouva imprudente, scandaleuse, la rencontre de deux âmes en deuil, s'unissant pour se consoler dans leur père commun!

Ceux qui ne feraient pas au prochain

malheureux la charité d'un sourire, trouvèrent très-mauvais que je lui fisse la charité d'une larme !

La jaserie du coin du feu devint médisance de salon et calomnie d'antichambre.

Un personnage éminent crut à propos d'avertir le préfet.

M. Rouleaux vint me voir. Je lui dis la vérité.

Je m'abstiens de dire la réponse... Je retrouvai l'homme d'esprit et l'homme de cœur.

. . . .

. . . .

Mon pauvre Polonais, reconnu paralytique, et quasi-mort, ce fut le tour d'un vieux maçon et d'un jeune gâcheur de plâtre, son neveu ou son fils.

Le bon vieil homme bâtissait la corniche d'une maison faisant face à ma croisée.

Il m'avait d'abord regardée avec curiosité, puis avec intérêt.

Je le vif bientôt s'ingénier de son mieux pour me distraire. Dès qu'il m'apercevait, il jetait son bonnet en l'air, frappait des mains, tapait des pieds, gesticulait, chantait jusqu'à ce qu'enfin il m'eût vue sourire, et ce signe muet de ma reconnais-

sance était mon seul moyen de lui dire merci.

Le manœuvre montait et descendait le long de la bâtisse, avec son baquet sur la tête, et ses jambes de quinze ans.

C'était un enfant que le soleil semblait avoir fait croître trop vite : danger ordinaire de l'enfant du peuple, qui, orphelin en quelque sorte durant les longues heures du travail, tourne imprudement contre lui les bienfaits même du Créateur.

Tour à tour alerte et nonchalant, très-curieux et tant soi peu sauvage, le petit gâcheur se cachait quand je le regardais, et, n'osant pas me saluer lui-même, il me faisait présenter les armes par son chien,

gentil roquet savant, qui simulait le mort à ses heures d'étude, et assourdissait les passants à ses heures de loisir.

Il y avait encore là des tailleurs de pierre, qui entonnaient soir et matin un rude et fier chant de compagnonnage, sorte d'angelus du travail et de la liberté.

De bonnes femmes, le panier au bras, leur apportaient le dîner et le goûter.

De jeunes filles, ramenant leurs frères de l'école, s'arrêtaient à rire avec les compagnons.

Cette famille de bons ouvriers était mêlée à toutes mes douleurs d'une année.

Je l'aimais comme j'aimais la maison que je lui avais vu bâtir.

J'aimais aussi la maisonnette du maraîcher voisin, qui tout le long du jour bêchait, sarclait, ou arrosait son jardin.

J'ouvrais ma fenêtre, comme j'aurais ouvert un livre ; mais ce que je regardais passer à mes pieds, ce n'était pas le monde ; c'était la vie.

Ce n'était pas un homme, c'était l'humanité.

A défaut de la voix humaine, j'entendais les mille voix de la création.

Les douces ou grandes pensées que

j'aurais englouties dans le tourbillon de la vie, je les suspendais comme des *ex voto* de souvenir et de regret à ce tableau varié qui s'encadrait si gracieusement entre les parois de mes grilles.

A droite et à gauche de la prison, j'apercevais les beaux marronniers à panaches roses du château Farel, et les grands pins au tronc nu et gris, à l'aigrette toujours verte, d'un parc voisin.

Ces panoramas de l'opulence distrayaient mes regards. Le séminaire et *Nazareth* les occupaient.

Aux uns je donnais mes yeux; aux autres je donnais mes pensées.

Il faut avoir beaucoup souffert; il faut avoir été captif, pour bien comprendre, pour bien sentir l'intimité qui existe entre la nature extérieure et l'homme.

Dans la captivité, comme dans l'exil, on aime à causer avec le vent, qui a fait crier peut-être les girouettes du toit paternel; avec l'oiseau, qui peut-être a rasé de son aile la pelouse et l'étang autrefois tant aimés; avec l'étoile qui a brillé sur le front des absents; avec le soleil, qui réunit sous les mêmes rayons les bien-aimés que le destin sépare; avec Dieu enfin, le trait d'union des âmes, et le consolateur tout-puissant.

Quelles touchantes affinités!

Et voilà ce que la trahison, l'hypocrisie

et le mensonge m'ont fait ravir!... Qu'on juge maintenant de ce que je dus souffrir, en entendant sceller la persienne qui allait briser les ailes de ma pensée, et m'ensevelir tout à la fois d'âme et de corps.

Il me semble que j'assiste encore à cette exécution brutale, dont je n'avais pas même le pressentiment.

VII

J'étais à lire sur mon fauteuil lorsque des pas lourds, des voix rudes, le bruit d'un fardeau qui allait frapper alternativement le fer criard de la rampe et la pierre sourde du mur me firent tressaillir malgré moi.

— Qu'est-ce donc, Basson? m'écriai-je en n'osant m'approcher de la porte.

Ma garde sortit, et rentra un moment après, les yeux ardents, la respiration rendue haletante par l'effort qu'elle faisait pour se taire.

— Je veux savoir ce que c'est! repris-je avec angoisse.

Basson me regarda indécise : puis, frappée de ma pâleur, elle m'enleva de mon fauteuil pour me porter sur son lit, ouvrit avec fracas deux portes, bouscula une chaise, et se jeta comme une folle sur mes pieds en murmurant entre ses dents : « Oh ! le misérable ! »

Pendant ce temps, les voix se rapprochaient, et le dialogue suivant s'engageait

entre elles : j'eus assez de force pour l'écouter.

— Avez-vous les clous et les embrasses de fer?

— Oui, major, mais je ne sais pas si j'aurai assez de cordes.

— Deux suffiront, je pense.

— Je ne sais pas trop : la machine est de taille, depuis surtout qu'on me l'a fait exhausser de ce cran noir à cet autre.

Il se fit un moment de silence.

Bientôt, j'entendis percer la pierre pour

y enfoncer sans doute des coins de bois, et y placer ensuite des crampons de fer.

Il y avait plusieurs ouvriers : les uns frappaient; les autres sciaient.

De temps en temps, le maître nommait à haute voix les outils qu'il se faisait apporter, et chaque nom tombait sur mon cœur aussi lourd que l'objet qu'il indiquait.

Ce supplice dura bien un quart d'heure, Enfin, la machine fut placée.

— Voyons, dit le major : il faut qu'on ne puisse rien voir sur le boulevard.

— Comment diable cela se pourrait-il? répondit le menuisier; on m'a dit de ne presque pas laisser de jour entre les lames, et, au lieu de les disposer comme à l'ordinaire, de les incliner à rebours. Tenez, major, cela me fait mal au cœur de voir ainsi crever les yeux à cette pauvre dame, qui souffre déjà bien assez...

Le major alla s'assurer sans doute de l'exécution de sa consigne, et reprit :

— C'est bien. Seulement, serrez un peu l'embrasse gauche, car, en pressant, on pourrait se ménager une fissure.

— Qu'est-ce que cela ferait, si là-bas on ne le sait pas?

— Cela ferait que je serais puni. Qua-

tre coups de marteau remédieront à la chose.

En effet, des coups de marteau se firent entendre. Puis le major dit :

— La maison en face peut-elle se voir?... Non, et bien attrapés seront les maçons, s'ils veulent saluer autre chose qu'un visage de bois... Et le jardin? on ne le voit pas davantage. Allons, ça va parfaitement.

— Est-ce que le jardinier et ses garçons saluaient aussi? dit le maître serrurier d'un air narquois.

— Plus que cela. Il y avait des amis de

madame qui allaient se promener là, à l'heure où elle avait l'habitude de se mettre à la fenêtre. Ils saluaient, ils faisaient des signes, ils chuchotaient, ce n'était pas tolérable... Et le séminaire? Et le champ? Bien, ils ne s'aperçoivent pas davantage. On distingue bien un peu les arbres de Nazareth; mais, de si loin, serait bien fou qui ferait des singeries. Allons, avez-vous fini?

— Oui, et je veux mourir si ce n'est à contre-cœur. Savez-vous que ça fait une fière ombre : les jours de pluie, il fera nuit ici en plein midi. Pauvre femme! les morts ont plus de jour et de large.

Tant que dura cette scène, je retins mes

larmes ; je voulais tout entendre pour tout savoir.

Les ouvriers sortis, je dis à Basson de ne pas me suivre, et je rentrai seule dans ma pauvre cellule, qui ne ressemblait pas plus à celle de la veille que le ciel voilé de brouillards ne ressemble au ciel serein.

Mais un spectacle bien autrement triste m'attendait près de la fenêtre.

Une sorte d'entonnoir de bois, cerclé en fer, se cramponnait aux grilles de la croisée, avec cette grimace méchante que les peintres donnent au cauchemar.

Cet entonnoir, moitié persienne, moitié

volet, n'arrêtait pas le regard : il le repoussait.

Loin de révéler l'intention honnête (et que j'aurais louée) de protéger mon malheur contre la curiosité blessante des passants, il semblait trahir la pensée de m'arracher une dernière consolation, de disputer à mes regards les sourires de la nature et les signes compatissants de mes amis.

Oh! que j'ai besoin de retremper mon courage dans les souvenirs touchants du grand anniversaire qui vient de s'accomplir!

La semaine dernière, aux offices du soir appelés *tenèbres*, la foule attristée se pré-

cipitait dans les temples et se renvoyait, avec des sanglots vivants, les lamentations des générations mortes... D'un chant plaintif à l'autre, une lumière s'éteignait... et la dernière, allumée encore, allait brûler, invisible, au fond du sanctuaire voilé de noir...

Cette lumière, qui ne s'éteint pas, n'est-ce pas la seule qui reste à ma vie, au milieu de toutes les ombres où on la plonge?...

Il n'y a donc pas dans la religion un symbole qui ne soit un enseignement, un bienfait!

LIVRE XIV

I

Quand le fil qui reliait entre eux les souvenirs d'une vie heureuse s'est rompu, il est difficile qu'il ne s'égare pas quelques perles.

Rien ne se perd dans un cœur sillonné par des larmes.

J'ai donc pu sans effort, dans le livre précédent, renouer la chaîne de mes impressions.

D'angoisse en angoisse, j'ai atteint le jour présent; continuerai-je d'écrire? oui, comme je continuerai de souffrir.

Ma famille vient enfin de m'être rendue, c'est-à-dire que, trois jours par semaine, la résignation rentrera dans ma prison avec elle...

Trois jours par semaine! et des jours composés de quatre heures!

C'est bien peu sans doute, si je me souviens du temps où ma tante et Adèle ne

me quittaient pas; c'est beaucoup, si je pense à ces autres jours où je ne les voyais plus.

Le temps se mesure aux battements du cœur.

Lents ou précipités, ils prolongent ou abrégent ces pauvres heures, qui vont s'égrener une à une dans la coupe amère de la vie.

Ceux dont l'insensibilité officielle appelait l'*affaire d'un jour* ce long bannissement de ma famille n'ont pas dû sentir le mal de l'absence; je les plains, car ils ne sentiront pas non plus les émotions si douces du retour.

Nous avons beaucoup pleuré en nous retrouvant..

Adèle s'est écriée que j'avais grandi; cela se peut, si la souffrance dilate les nerfs.

A mon tour, je l'ai trouvée pâlie, la chère fidèle. Ma pauvre tante a bien maigri. Le bon oncle a ses épaules un peu courbées par la rafale.

J'ai vu là, une fois de plus, combien j'étais aimée.

Nous avions tant de choses à nous dire, que nous ne nous sommes presque rien dit.

Des mots peuvent faire parler une idée; ils ne sauront jamais traduire la poésie d'un sentiment.

Depuis notre douloureuse séparation, il s'est passé bien des choses que j'ignorais. Je m'en soucie peu.

Cependant, le procès qu'on vient de juger à Auch (1) avait trop de rapport avec le mien pour ne pas piquer ma curiosité.

Mon oncle m'en a porté le compte-rendu.

. . . .

(1) Procès Lacoste.

L'accusée, aussi, était une jeune femme. Les accusateurs, aussi, avaient devant eux l'héritage de la mort.

L'arsenic était l'arme que le ministère public avait en main.

Un double intérêt de fortune et d'amour était présenté comme le mobile du crime.

La fuite de l'accusée, errant dans les montagnes pour échapper aux tortures de la prison préventive, avait assombri l'opinion publique, et la présence aux débats d'un des plus célèbres chimistes de Paris donnait à la lugubre affaire un intérêt de plus.

C'était le même savant que la cour de

Tulle avait adjoint à M. Orfila dans mon procès, et que M. Orfila fit remplacer par M. Bussy.

Les débats ont été longs, les témoignages contradictoires, les avis partagés.

Les preuves morales étant incertaines, on a vérifié avec plus de soin les preuves matérielles.

Un des jurés adressa au chimiste, M. Chevalier, la demande suivante :

— La quantité de poison retrouvée est-elle équivalente à celle qui a servi de base dans l'affaire Lafarge?

— Je ne peux répondre à la question ainsi posée, a répondu M. Chevalier. Ce qu'on a déclaré poison retrouvé dans le corps de M. Lafarge était impondérable, et, par conséquent, est hors des conditions voulues pour établir un terme de comparaison.

Un mouvement de surprise, longtemps prolongé, a suivi ces paroles.

« Un moment, dit le journal, on aurait pu croire que ce n'était pas madame Lacoste, mais Marie Capelle, que l'on jugeait, tant ce souvenir, éveillé d'une façon si inattendue, dominait l'auditoire et la justice elle-même. »

. . . .

Madame Lacoste a été acquittée... Mon ombre l'avait défendue!... Dieu cache une vertu dans les larmes, une leçon dans les souffrances.

Calas mort a plus fait pour l'humanité que n'aurait pu faire Calas vivant...

Latude, devenu insensé, a plus ébranlé les tours de la Bastille que l'ouragan révolutionnaire qui le vengeait.

Ce ne sont pas les grandes, les hautes infortunes, qui émeuvent le plus les consciences populaires; ce sont les infortunes humbles, obscures, quand elles sont imméritées.

Dieu soit béni! c'est récompenser mon martyre que d'en rappeler le souvenir pour en faire éclore un bienfait!

II

Ange gardien de mon enfance, que ma prière, le soir, appelait à mon berceau;

Bon ange, à genoux je t'implore! va, retourne sans moi vers cette terre où, tremblante, je posais mes premiers pas;

où, mourante, hélas! je ne poserai pas les derniers (1)...

Ton aile rapide t'y a déjà porté... bon ange, réponds-moi!

L'étang est-il toujours le miroir des tilleuls? Les nénufars d'or se balancent-ils sur les vagues, aux approches du soir? L'ange, ton frère, veille-t-il au bord de ces eaux qui reflètent le gazon, pour sauver de leurs abîmes les petits enfants?

Vois-tu le tronc noueux de l'aubépine rose qui fleurissait la première au doux soleil de mai? chère aubépine où nous grimpions, ma sœur et moi, soulevées par les

(1) Villers-Hellon.

bras de mon père, pour y faire un bouquet aux jours de fête de l'aïeul bien-aimé!

Le temps respecte-il l'église aux arcades gothiques, dont l'autel est de pierre et la croix d'ébène?

Une autre vient-elle, après moi, y suspendre les festons de bluets et de roses, le jour trois fois béni où l'âme purifiée s'unit avec son Dieu?

Retrouves-tu les rosiers qui donnèrent leurs fleurs à ma mère... les peupliers qui grandirent avec moi?

Sont-ils encore dans la prairie, ces beaux pommiers qui ombrageaient le sen-

tier du village, quand, sous leur dôme de verdure, je portais la bannière blanche aux saintes fêtes de Marie?...

Parmi les fleurs, sous un rideau de saules, tu reverras la tombe où reposent mes morts... Portes-y ma prière, ils t'entendront!...

Bon ange, reviens et repars vite.... Prends dans tes yeux toutes les larmes qui remplissent les miens, et arroses-en cette terre où j'ai laissé mon cœur, et que mes pieds, hélas! ne foulent plus!!!

III

J'invoquais hier l'ange de mon enfance... l'ange du souvenir me visite aujourd'hui.

Un nom bien cher vient de frapper mon oreille : le docteur Manceau !

La sœur*** est chargée de me demander quelques mots pour lui.

— O ma sœur, lui ai-je dit tout en pleurs, quelques mots? c'est tout mon cœur que vous voulez dire. M. Manceau! mais c'était l'ami de mon aïeul! c'est tout un monde de souvenirs, c'est le réflecteur vivant de tout ce que j'ai tant aimé, de tout ce que j'aime tant encore!

Et j'ai tracé bien vite ces lignes :

« Quoi! monsieur, vous avez craint une indiscrétion? Vous, monsieur, vous! Enfant, je vous ai dû la vie de ma mère. Ma grand'mère vous a béni en mourant, et a légué sa reconnaissance à ses filles. Vous le voyez, monsieur, en gardant vo-

tre souvenir, j'accomplis tout à la fois une dernière volonté et un premier devoir. J'acquitte une dette et je vous reconnais créancier d'un droit.

« Quand la sœur de la prison a prononcé votre nom, je ne lui ai pas répondu. Un torrent de larmes est tombé de mes yeux.... à cette évocation subite d'un passé si riche d'espérances, si palpitant de tendresses; et, en présence d'un avenir si affreux, j'ai faibli, j'ai craint de mourir de douleur... Pardon! je vous afflige, et je ne dois que vous aimer!!

. . . .

. . . .

« Autant de points, autant de larmes.

Vous le savez, ce ne sont pas les larmes du remords.... recueillez-les dans votre cœur.

« Merci, mille fois merci de tous les dons que vous voulez me faire. Comme ma pauvre bibliothèque va être riche! mais prenez garde, j'essaye d'être une femme instruite; je ne veux pas être une femme savante.

« Votre éloquent Romain sera le bienvenu, à titre de votre représentant d'abord, puis à celui de vaillant défenseur de l'opprimé. Seulement, j'exige que toute cette belle et *bonne* collection de sciénce et de littérature antique m'arrive dans son négligé, sans reliure de cérémonie, mais telle qu'elle vous a appartenu, avec les

mêmes feuillets froissés par vos études, et qui feront communier pour moi le savoir, l'esprit et l'amitié.

« Votre magnifique herbier me ressuscitera à toutes les joies des savants en m'élevant à la contemplation des œuvres de Dieu. Je grimperai avec vous sur les montagnes ; je vous suivrai sous les crevasses des rochers, sous les nuages des cascades. Vous serez mon maître. Je m'attache à vos pas, comme je m'attachais aux pas de mon père...

« Mon père !... Ah ! plaignez-moi... mon illusion s'enfuit, et je retombe, accablée, dans toutes les horreurs de mon néant...

« Je pleure, mais je sens que mes larmes seront comprises... Je ne pleure pas le monde, ce monde qui m'a maudite, et qui un jour pleurera sur moi... je regrette mes proches, mes amis... c'est vous dire que ces pauvres lignes finissent par un cruel regret.

« Adieu, monsieur Manceau; Marie vous tend sa main. Prenez-la sur le cœur qui battait pour son père. »

IV

Ma garde sera libre demain... Elle va, elle vient, elle rit, elle pleure, cherchant partout des échos à son exubérante joie.

Sa robe bouffe, son bonnet fait la roue, son châle a toutes les couleurs de l'arc-en-

ciel, et ses poches, béantes et gonflées, appellent les mains gourmandes de ses petits enfants.

Voilà deux ans qu'elle amasse, à cette intention, toutes les friandises que je lui donne.

Son avarice maternelle m'a souvent fait sourire, et, plus souvent encore, m'a doucement émue.

Pauvre femme! pauvre mère! le bruit qu'elle fait depuis ce matin m'étourdit.

Sa tête a pris feu; sa langue carillonne; les mots, vacillants, bégayent d'impatience en tombant de sa bouche...

Elle fera ceci, elle fera cela; elle ira là, elle ira ici.

Elle dira à son mari les mille et une choses qu'elle a, durant quatre ans, enfouies dans sa tête; elle rendra à ses enfants les mille et une caresses qui restaient étouffées dans son cœur.

Quel bonheur de vaquer enfin à son petit ménage! Mais quel regret de quitter sa bonne dame!...

Elle court à la fenêtre pour sourire à la liberté qui approche; puis elle vient à moi, et fond en larmes à l'idée qu'elle va me perdre...

Ses pensées se heurtent comme ses jambes.

Elle renverse tout, fêle, casse ou brise les malheureux objets que rencontre sa main ou son pied...

Basson sera libre demain !!!

V

Le départ de la bonne femme m'attriste; c'était son cœur qui me servait, et je l'aimais.

Je n'ai jamais compris la domesticité automatique.

Je n'ai jamais cru que l'homme eût le droit de faire porter à l'homme la livrée de ses vanités et de ses caprices.

A cette condition, il n'y a que les vices qui se marchandent et s'achètent.

On serait épouvanté si on pouvait mettre à nu et faire poser devant soi ces consciences de valet, ces mannequins de chair et de galons que l'opulence façonne à son usage pour en décorer ses palais.

Que d'aveugles deviendraient clairvoyants!

L'avare verrait la cupidité épousseter son coffre-fort.

L'égoïsme verrait l'envie menacer sa quiétude et convoiter son bien.

L'ambitieux verrait la perfidie épier ses espérances et les livrer à l'enchère de ses rivaux...

La jeune épouse surprendrait la paresse bercer avec dégoût, trop souvent avec colère, le premier-né de ses amours.

Et la mère, la mère! reculerait d'effroi en voyant sa fille sous la garde du vice, lui infiltrant son venin.

Pourrait-il en être autrement?

Ce ne sont pas nos vertus qui cher-

chent des auxiliaires ; ce sont nos faiblesses et nos misères qui veulent des complaisants et des flatteurs.

La souplesse de la corruption nous séduit.

Les qualités que nous cherchons dans nos serviteurs sont uniquement celles dont nous pourrons tirer profit ou vanité.

Nous ne nous préoccupons guère que de la machine humaine, et nous ne voyons pas que, derrière le valet qui nous flatte, se dresse l'ennemi qui nous trahit.

Mon grand-père, qui avait les idées li-

bérales dans le cœur, mon grand-père ne voulait avoir et n'avait autour de lui que des existences liées à la sienne par des souvenirs communs et des bienfaits.

Tous ses vieux serviteurs étaient jeunes quand il était jeune.

Les fêtes de leur cœur avaient les mêmes dates que celles du sien.

Ils avaient porté ses deuils; il avait partagé leurs peines.

Ils l'aimaient comme leur providence; il les aimait comme ses enfants.

L'histoire de sa famille pouvait se lire à chaque feuillet de leur propre histoire.

La pendule de la vieille *Mamie* lui avait été donnée à la naissance de ma mère.

La tasse d'argent où *Lalo*, ma bonne, prenait son café, datait de mon premier pas d'enfant.

Je lui avais acheté son verre avec le premier écu dont j'avais pu dire mon écu.

C'était ma mère qui avait passé au cou de la grosse Ursule la montre d'or qui devait lui rappeler ses pieuses veilles au chevet de mon aïeule mourante.

Toutes les robes de dimanche de ces bonnes femmes, mes mies, avaient un type cher à nos cœurs.

Aussi, les jours de grande toilette, apparaissaient-elles au milieu de nous rayonnantes d'heureux souvenirs.

En parlant de la famille, elles disaient *nous*.

En donnant leur avis sur les chances de la tonte ou de la moisson, elles disaient *notre* récolte, *nos* champs, *nos* fermages, *nos* troupeaux.

Aux fêtes anniversaires, ou aux jours bénis du retour, quand nos mères revenaient jeter leurs sourires et leurs chants aux échos réveillés de notre beau Villers-Hellon, les chères mies s'échelonnaient le long de l'avenue, mêlaient leurs cris de joie aux grelots des chevaux et à la fanfare

des postillons, et accompagnaient, portaient ou traînaient dans le salon, deux générations d'enfants bercées par leurs chansons.

Les plus jeunes d'entre elles enlevaient dans leurs bras les plus jeunes d'entre nous, les faisaient ensuite danser, sauter, tourbillonner, pour juger des forces qu'ils avaient dû gagner depuis le dernier départ.

Je les vois encore d'ici, ces excellentes *bonnes*, si soigneuses, si dévouées... je les reconnais encore à travers mes larmes, tous ces vieux serviteurs amis, gardiens fidèles du foyer.

Mamie, leur doyenne, femme de cham-

bre à dix-huit ans de ma grand'mère, qui en avait seize, Mamie était ronde, toute grasse, toute courte. .

Un trousseau de clefs pendait à sa ceinture.

Un sourire éternel creusait deux fossettes dans ses joues.

Une paire de lunettes, sans branches, pinçait avec un aplomb superbe la pointe extrême de son petit nez.

Lalo, qui avait sevré ma sœur, ma sœur et moi, et qui sevra depuis l'enfant de ma mère, Lalo était maigre, longue, raconteuse comme une sultane, philosophe sans

le savoir, comme M. Jourdain était prosateur.

Elle lisait les journaux avec une dévotion pleine de foi, prenait les feuilletons de l'école romantique pour les *faits divers*, et détestait Paris, la ville maudite, disait-elle, où des choses si monstrueuses se passaient.

C'était d'ailleurs une bonne créature du bon Dieu, ne repliant pas une seule de ses pensées sur elle-même, vénérant mon grand-père d'un respect passionné, soumise avec amour à ses enfants ; mais nous adorant, nous, par-dessus tout.

Hors de ce cercle, où son cœur s'était

muré, elle faisait fi de tout le genre humain.

A côté de ces deux bonnes figures, si originales et si naïves, j'aperçois — la grande Ursule, tante et dévote, — la grosse Ursule, nièce et rieuse;

Le pauvre Durand, blême d'émotion quand il liait une sauce d'élite, et délirant d'orgueil quand on votait un toast à son génie culinaire;

Le vieux Briquet avec sa belle calèche et ses grands chevaux;

Le bonhomme François avec son humeur rauque et sa riche voix;

Quatreveaux, mon bête;

Enfin Clémentine, que, par respect chronologique, j'ai dû nommer la dernière, Clémentine, ma fidèle, ma dévouée, que je forçais, petite fille, à me battre, pour lui montrer que je n'étais pas fière avec elle, qui a quitté son pays pour me suivre, quand je le quittais pour ne plus le revoir; Clémentine, ma pauvre *Clé*, dont le cœur m'a si souvent assistée, et dont l'enjouement m'a si souvent distraite; *Clé*, qui me remerciait de ce qu'elle faisait pour moi, et tenait à honneur de se dire mon obligée!

Il y avait quarante ans que quelques-uns de ces fidèles serviteurs étaient dans ma famille.

D'autres y étaient nés et s'y étaient nourris.

Tous avaient des titres à notre reconnaissance, et tous aussi avaient pu mettre à l'épreuve notre affection.

Mais ils s'acquittaient de leurs devoirs sans se préoccuper jamais de leurs droits : ce qui n'est guère de mode aujourd'hui, où tant de gens voudraient moissonner ce qu'ils n'ont pas semé.

« Je suis né grand, rapetissez-vous, et que je vous dépasse, » disaient autrefois les seigneurs aux vilains.

« Je suis homme, et vous êtes homme

aussi. Nouez vos forces, et que je vous égale, » voudraient dire aujourd'hui les pygmées modernes aux modernes géants.

Des deux prétentions également insensées, qui oserait décider laquelle l'emporte sur l'autre, de niaiserie vaniteuse ou de brutal orgueil?

Ce n'est pas le droit qui engendre le devoir; c'est le devoir qui engendre le droit, comme il l'explique et le règle.

La charrue trace le sillon avant que la faucille coupe la gerbe.

L'oiseau bâtit son nid avant d'y mettre sa nichée.

La chenille file un linceul avant de s'y tailler des ailes, et l'abeille vole de fleurs en fleurs avant de pétrir son miel.

Sur tous les plans de la création, nous trouvons les symboles des vérités immortelles qui doivent régir l'humanité.

La prévoyance divine a tout embrassé ; mais notre légèreté ou notre orgueil fausse et dénature tout.

La préexistence du devoir, par rapport au droit, n'est pas seulement une vérité morale pour l'homme, c'est encore une

vérité fondamentale pour la vie sociale des nations.

Du plus ou moins de développement qu'on lui donne, du plus ou moins de respect qu'on lui porte, dépend l'organisation plus ou moins régulière des sociétés.

La famille et l'État n'ont pas d'autres bases.

En s'exerçant aux devoirs qui correspondent aux droits qu'ils réclament, les peuples, dans leurs évolutions politiques, n'auraient pas à redouter les désordres, les dissensions, les victoires sanglantes et les réactions, plus sanglantes encore, qui d'ordinaire les accompagnent.

De nos jours, on s'évertue pour trouver l'alliance de l'ordre et de la liberté.

Cet accord ne peut naître que de la subordination du droit au devoir, car le devoir produit l'ordre, et le droit donne la liberté.

Les nations ont leurs marées comme l'Océan.

L'ombre d'un corps invisible semble parfois peser sur elles.

Le flux et le reflux des idées les poussent et les repoussent au delà ou en deçà de leur lit.

A cette vue, le penseur médite, le croyant s'incline, l'ignorant s'effraye... mais trop souvent la lumière éblouit, la raison se trouble, l'orgueil s'irrite, et, d'un principe vrai, on arrive à des erreurs fatales et de véritables écarts.

Pourquoi? disons-le :

C'est que la science et le génie même ne peuvent rien, quand, murés dans leur égoïsme, les hommes refusent de s'oublier eux-mêmes pour concourir au bien de tous, ou quand, refoulés dans le néant de l'heure présente, ils veulent trouver des fruits là où les racines de l'arbre n'ont pu encore s'ancrer au sol.

VI

Autrefois, quand j'étais libre, et que je pouvais dire, « notre château, ma chambrette, nos champs, mes fleurs, » autrefois tous mes souvenirs s'encadraient dans des lieux aimables et bien-aimés.

Les objets extérieurs se miraient dans mon âme, comme la rive se mire dans ses eaux.

A leur tour, mes sentiments intimes, mes secrètes pensées, se reflétaient sur eux, les coloraient d'une grâce idéale et touchante, les vivifiaient des plus douces aspirations de mon imagination et de mon cœur.

Aujourd'hui, au contraire, s'il est un souvenir de ma triste vie dont je veuille enchâsser la date et fixer les rayons, qu'y a-t-il autour de moi pour le réfléchir? Des pierres et du fer, des échos pour s'imprégner de larmes et me renvoyer des gémissements...

Petits nuages roses qui couriez dans les airs, à l'heure où je *l'ai* vu venir, petits oiseaux qui chantiez sur les toits pour *lui* donner l'aubade de bienvenue, soleil pur, horizons bleus, brises attiédies qui avez voulu faire un beau jour du jour où je *l'ai* connu, je vous emprunte au ciel... encadrez d'espérance cette page de ma destinée, où j'inscris la conquête et le nom d'un frère.

Hier soir, comme ma tante rentrait chez elle, au retour de la prison, deux bras se sont ouverts pour l'étreindre, et à son cri de surprise a répondu un cri de joie.

C'était son fils Edmond, qui revenait d'Afrique après cinq ans d'absence.

Cinq ans sont bien longs quand le regret les compte!

Aussi, comme ses lèvres devaient trembler en redisant: *Ma mère!* comme son cœur devait battre en s'entendant appeler: *Mon fils!*

Édouard était le seul de mes cousins que je ne connusse pas encore.

Il aurait voulu me voir le soir même.

C'était trop tard... et le lendemain n'était pas le jour permis de visite.

Il alla trouver le directeur, qui fit grâ-

cieusement brèche à la règle, et cette après-midi, prévenue déjà de la bonne nouvelle, j'ai vu paraître le cher inconnu, accompagné de son père...

Je lui ai tendu affectueusement la main; mais lui m'a attirée doucement sur son cœur, comme la veille il y avait attiré Adèle, et deux larmes muettes ont coulé de ses yeux sur mon front.

— Vous, prisonnière!... s'est-il écrié après un moment de silence.

Mon oncle, voulant faire diversion aux sentiments douloureux qui nous agitaient, a appelé mes regards sur le costume *mécréant* de son fils.

Édouard portait sur les épaules le caban brodé des Arabes.

Une large ceinture de soie rouge serrait son uniforme d'officier, taillé sur le patron de la fantaisie, sans nul respect de l'ordonnance.

Le soleil d'Afrique avait bronzé son visage et pailleté d'or sa longue barbe aux reflets ondoyants.

A première vue, j'ai souri de le trouver si Turc.

Mais bientôt, reconnaissant dans ses traits les traits chéris de mon grand-père,

l'émotion a amené les larmes dans mes yeux.

J'ai parlé de cette étonnante ressemblance, et il m'a dit qu'à son voyage à Paris mes tantes en avaient été frappées comme moi.

Cette similitude de traits avec l'être que j'ai si religieusement aimé donne un passé à notre affection.

Je ne l'ai pas compris seule... le passé consacrera l'avenir.

VII

La prisonnière qui m'a été choisie pour remplacer Basson est une fille de la Lozère, ronde, rouge, large et trapue, agreste comme les sites de son pays, bonne comme les simples de ses montagnes, presque

laide, si c'est avec les yeux qu'on la juge : quasi-jolie, si c'est le cœur qui la regarde, quand son cœur vous sourit.

Françoise, c'est son nom, ne sait rien faire, mais brûle du désir de tout apprendre.

Malheureusement, ses mains qui cousent à gauche, ses pas qui pèsent cent livres, ses regards un peu effarés, et ses gestes coupés à angles aigus, me font craindre que, si elle a hérité des dispositions de Basson à tout briser, elle n'héritera pas de son intelligence.

Ce qui rendra son éducation plus difficile à faire, c'est qu'elle parle un patois

bêlé, inintelligible hors des gorges de sa province, et qui doit être une sorte de compromis entre la langue du berger et celle du troupeau.

La pauvre créature est ravie de ne plus être sous le regard intolérant qui s'attache à ses compagnes, à l'atelier et dans les cours, au réfectoire et à la chapelle, aux heures de récréation comme aux heures de travail, le matin, le soir, le jour, la nuit, partout.

Quand je l'appelle, elle accourt avec l'impétuosité de la rafale.

Quand je lui parle, elle écoute, accroupie à mes pieds, ses yeux cloués aux

miens, avec un regard ébahi, où la pensée n'est jamais, où le sentiment est toujours.

Si je ferme mon livre pour lui sourire, si je pose affectueusement ma main sur sa tête, la voilà qui bondit de joie, qui éclate en transports, et en transports si burlesques, que j'y trouve en quelque sorte la paraphrase vivante de ce verset des vêpres :

« *Montes exultaverunt ut arietes, et colles sicut agni ovium.* »

Basson me distrayait par ses interminables jaseries.

Françoise me consolera par l'exubérance de son bonheur.

Hier, elle m'a entraînée dans sa chambre pour entendre braire un âne qui avait, disait-elle, la voix de l'âne de sa marraine.

Un coq qui chante, un bœuf qui beugle, un agneau qui bêle, font une trouée lumineuse dans ses souvenirs, et empourprent ses joues comme au temps où le soleil y mordait à pleins rayons.

J'aime cette fidélité à de bonnes bêtes amies et compagnes de sa jeunesse.

J'aime cette affinité mystérieuse d'une pauvre âme inculte avec les races inférieures de la création.

Je disais l'autre soir à l'heureuse ignorante :

— Vous deviez vous ennuyer dans vos montagnes, seule tout le jour avec votre petit troupeau?

— Qué nenni, ma bonne dame! me répondit-elle dans des termes dont je devinai le sens. Je regardais tout ce qui me tombait sous les yeux; et, à force de regarder, il me semblait que prés et ruisseaux, monts et plaine, terre et ciel, me parlaient comme s'ils eussent eu voix et langue de chrétien.

Françoise sait encore les complaintes qu'elle chantait à l'écho, quand le matin, avec les petits bergers de son âge, elle allait le lutiner.

Ce sont tour à tour des airs naïfs et gé-

missants, des notes aiguëes jetées au hasard, des trilles soutenues comme le soupir du vent entre les feuilles mortes, des cadences douces, traînantes comme le frémissement de l'ondine sur les cailloux, le bourdonnement de l'abeille entre les roses, et l'adieu du rossignol à l'été.

Cette harmonie libre et champêtre me porte au cerveau.

Elle me donne la fièvre du souvenir et du regret.

A peine ai-je entendu monter ou descendre, se traîner ou courir, sauter ou pleurer ces notes âcres ou plaintives, que je me retrouve par la pensée au milieu des sites de l'Alsace.

Ma jeunesse me fait signe de revenir avec elle dans ces sentiers fermés des beaux jours de ma vie...

Il ne me manquait rien alors, et, folle que j'étais! je ne me croyais pas heureuse.

Un aimant trompeur m'attirait hors de l'oasis où s'épanouissaient mes quinze ans...

J'avais le mal de l'inconnu; aujourd'hui, j'ai le mal de l'impossible. Alors, je voulais vivre; aujourd'hui, je voudrais mourir.

VIII

Le préfet m'a fait une visite aujourd'hui.

Il est venu accompagné du directeur.

Une même pensée semblait les préoc-

cuper tous deux, et répandait une ombre sérieuse et triste sur le visage de M. Rouleaux.

C'est l'indice ordinaire quand quelque nouvel orage me menace.

J'ai salué mes deux visiteurs en silence, refoulant mes forces dans mon cœur pour le préparer dignement à souffrir.

J'ai souffert, en effet.

Le sujet de la mercuriale était cinq lignes de reconnaissance répondues à un jeune poëte belge, qui m'avait envoyé les premiers soupirs de sa muse.

La circonstance aggravante était l'indiscrétion d'un journaliste, qui avait publié ces lignes sous mon nom, sans se douter que les prisonniers étaient condamnés à l'oubli par le même arrêt qui les condamnait à la prison.

— Faites la morte, répétait M. Rouleaux, faites la morte, et laissez faner, sans en relever les débris, toutes ces folles fleurs que des étourdis vous jettent à l'aventure. Ils croient vous consoler, et ils aggravent vos peines. Vous savez ce que la Fontaine a dit de ces imprudents. Faites la morte, vous dis-je. Vous ne revivrez qu'à cette condition:

Pendant que le préfet, dans sa bienveillante colère, me sermonnait ainsi, j'avais

croisé mes mains sur mes genoux et penché ma tête sur ma poitrine.

La douleur a aussi sa pudeur.

J'avais caché mon visage dans l'ombre, pour qu'un rayon de soleil, reflété par une larme indiscrète, ne vînt pas révéler cette larme à ceux qui la faisaient couler.

Le directeur s'était levé (à dessein peut-être) pour aller à la croisée. M. Rouleaux est redevenu *lui*.

Un rayon de son cœur a transformé sa physionomie, et le préfet grondeur est devenu le plus excellent des hommes.

— Vous avez donc oublié, madame, m'a-t-il dit en baissant graduellement la voix, vous avez donc oublié combien de pareilles scènes me coûtent à provoquer et à subir.

J'ai essayé de lui répondre.

Ma voix s'est perdue dans mes sanglots.

— C'est cela, a repris le préfet. Après les imprudences, les pleurs. Après les pleurs, la fièvre, l'atonie, le désespoir. Voyons, madame, parlons raison. Ne pouvez-vous pas choisir vos amis parmi des hommes sages, sensés, discrets?

— Vous ne savez donc pas, ai-je répondu avec un élan de vivacité dont l'amertume était mal déguisée, vous ne savez donc pas, monsieur, que, pour me nuire, on fait même parler les muets? Souvenez-vous du pauvre Polonais, et, avant de me blâmer, plaignez-moi... La calomnie m'aime, monsieur, comme sa plus chère proie; c'est le vampire qui s'attache à mon honneur, à mon repos, à ma vie. Ma mort seule pourra le désarmer, et peut-être encore ne laissera-t-elle pas en paix ma cendre!... Plaignez-moi, monsieur; plaignez-moi!...

Le préfet n'a pas été maître de son émotion et s'est brusquement retiré.

. . . .

Choisir mes amis? Mais c'est Dieu qui me les donne.

Je ne les cherche pas; ils me trouvent...

Est-ce à moi de les repousser, quand je les dois bénir.

Choisir mes amis?... y pense-t-on?

La fleur qui va mourir demande-t-elle à la rosée de quel nuage elle lui porte la vie?

Eh quoi! Dieu a promis le ciel à qui donnerait un peu d'eau en son nom au

plus petit de ses frères, et moi, du fond de ma prison, j'arrêterais les larmes qui viennent se mêler à mes larmes! je devrais savoir de quels yeux elles coulent!... je devrais scruter les cœurs qui veulent battre pieusement sur mon cœur!...

Mais ce serait douter de ce qu'il y a de plus saint au monde! ce serait soupçonner la perfidie là où je ne dois voir que la bonté.

Sans doute, au milieu des sympathies si touchantes qui m'entourent, il a pu se rencontrer des esprits vains et légers qui se sont fait un jeu de ma reconnaissance.

D'autres peut-être ont pu s'en faire une arme.

Mais, je le demande, est-ce leur front ou le mien qui doit rougir?

L'âme qui souffre répugne toujours à se croire trompée... elle a foi au respect dû malheur.

J'ai oublié la date et l'adresse de quelques-unes de mes lignes, provoquées par le mensonge, et profanées par la trahison.

Je laisse aux coupables ce souvenir.

Le monde, tout en profitant des lâchetés, en fait bientôt justice.

S'il a ri tout haut de ma crédulité, il a certainement flétri tout bas les insulteurs

de la captive et les dupeurs de l'affligée.

Non, quelque méchanceté qui m'atteigne, je préférerai toujours l'abandon de la confiance à la prudence de l'orgueil.

L'amitié n'est pas accourue à ma voix.

Elle m'a porté, la première, les acents de la sienne.

J'ai quitté le Glandier, pauvre, plus que pauvre, dépouillée de tout... et cependant à chaque étape de mon douloureux voyage, j'ai trouvé, toujours prêts, le grain de mil et la goutte de lait qu'il fallait à ma vie.

Ici encore, cette chère Providence, douce mandataire du ciel, n'a cessé de veiller sur moi, comme la mère veille sur son enfant.

Elle n'a jamais laissé manquer d'huile ma lampe, ni s'éteindre la flamme de mon foyer.

Bons et généreux amis, gardiens fidèles de ma douleur, soyez bénis!

Pas une fois ma prière ne s'élève à Dieu sans que mes lèvres ne lui disent vos noms, sans que mon cœur n'appelle sur vous ses bienfaits.

IX

L'homme qui m'a fait condamner par ses haineuses et fausses accusations, le témoin cruel dont je ne me souviens plus qu'aux heures où j'offre à Dieu mes sacrifices et mes pardons, cet homme est

accusé de détournements de fonds par altération d'écritures de commerce.

Il est en prison depuis trois mois.

Depuis trois mois! et le hasard seul me l'apprend la veille du jour où il va être jugé!

Il y a sept ans, avant de quitter ma cellule transitoire de la Corrèze pour la tombe anticipée que j'habite ici, M. Lacombe, mon tuteur légal, présenta une requête au tribunal de Tulle, pour être admis à prouver un faux témoignage de D***.

Des hommes honorables, parmi les-

quels figuraient en première ligne un des jurés de mon procès, le demandaient avec nous.

Ils avaient entendu, de la bouche même du calomniateur, la rétractation de la calomnie.

Dieu condamnait ainsi à la vérité les mêmes lèvres qui s'étaient souillées du parjure.

Cette requête fut rejetée par le motif du changement de domicile de l'homme.

Les agents de la police ne purent découvrir sa nouvelle demeure.

Cet œil si vigilant fut impuissant pour moi.

Et maintenant, qu'un seul mot aurait pu me sauver ou me confondre, une égide invisible protége l'accusateur contre la condamnée!

Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour mériter cet impitoyable abandon?

Quels sont donc les intérêts que ma captivité sauvegarde?

Quel est donc le repos si cher que mes douleurs achètent?

Ah! quel que soit ce repos, toutes mes

larmes, tout mon sang, ne sauraient le payer.

Dieu maudit les sacrifices humains, et les renvoie comme un supplice aux conciences *qui veulent dormir*...

Le temps marche.

Que mes ennemis disent ce qu'ils lui ont arraché contre moi.

J'écoute, et ils se taisent, parce que le temps se tait.

Ils entourent ma tombe de silence, comme ils ont entouré mon jugement de passions et de bruits.

Ils croient que ma voix se brisera contre ma clôture de pierre, et que la voix de la vérité s'y brisera comme elle.

Ils se trompent : la vérité pénètre partout où Dieu descend.

C'était la vérité qui forçait D*** à se trahir involontairement lui-même.

C'est elle qui le livre aujourd'hui aux méditations des esprits graves et des cœurs droits.

Il sera absous, dit-on... que Dieu aussi le pardonne! Mais l'honnête homme de Tulle n'en aura pas moins publiquement déchiré ses titres...

Pour moi, si je souffre, Dieu m'aide à souffrir, et ma conscience me console.

En sera-t-il ainsi de ceux qui traînent dans leur âme le boulet du souvenir?

X

Hier soir, dans cette petite cellule que le regard n'atteint pas, tant elle est haut perchée à la cime de sa tour, hier soir, dans cette tombe murée d'inflexibles consignes faites pour lasser tous les dévouements, j'ai

Se traînant à peine, elle a eu le courage, soutenue sur les bras de Françoise, de gravir l'interminable spirale de mon escalier ; mais, arrivée au palier du troisième étage, il a fallu la porter ; ses petits pieds d'enfant pendaient, inertes et glacés, entre les plis de sa robe.

En la voyant, je me suis jetée à son cou ; mon étreinte a été si vive, qu'elle lui a arraché un cri.

Muettes d'émotion l'une et l'autre, nous ne nous sommes longtemps parlé que par nos pleurs.

Des deux étrangères, la douleur avait déjà fait deux amies.

Revenues un peu à nous-mêmes, nous avons essayé de nous connaître, de percer les voiles du passé.

Nous y avons renoncé bientôt.

On ne rétrograde pas dans la vie sans rouvrir des plaies, sans éveiller des regrets ; et à quoi bon remuer des cendres qu'on ne peut réchauffer?

Pourquoi galvaniser des morts quand on n'a pas la vertu de les ressusciter?

Pleurer ensemble, c'était tout nous dire, et, au moment où l'heure de la visite expirait, nous n'avions pas encore assez pleuré.

Confondre ses larmes, c'est se consoler.

Je dois à madame*** les sympathies d'un savant médecin qui honore mon infortune et s'en est fait le champion.

Un jeune notaire, dont elle est la cliente, à demi écrasé sous les gloses et les contrats d'une étude, a secoué la poussière des sept codes pour envoyer sous mes verrous des pensées riantes et amies...

Mais ce que je dois surtout à madame***, c'est l'affection providentielle d'un noble vieillard dont j'ai hâte de parler, de M***,

mon cher tyran à cheveux blancs, despote comme les rois du temps jadis, bon comme les pères de tous les temps.

XI

M. *** avait traversé, jeune homme, les grandes phases révolutionnaires.

Tour à tour muscadin, merveilleux, incroyable, il était allé en Italie à l'époque où mon grand-père y était envoyé lui-

même. Jeunes tous deux, allant à la conquête d'une moderne toison d'or, ils s'étaient souvent rencontrés dans les cercles du monde.

Les mêmes beautés à la mode les avaient charmés.

Les mêmes banquets joyeux les avaient réunis.

Il ne leur avait manqué, pour devenir amis, que de traverser ensemble un jour d'orage; mais M. *** était si insouciant, mon grand-père si heureux, qu'ils étaient demeurés comme étrangers l'un à l'autre, faute d'un nuage dans leur ciel,

faute d'une éclipse de soleil dans leur vie.

. . . .

. . . .

C'était en l'an de gloire de Marengo que s'était nouée et dénouée cette indifférente intimité, comme le monde en fait tant éclore.

Pendant la durée de l'Empire, de la Restauration, du météore des Cent-Jours et des premières années de la monarchie de 1830, aucun événement n'avait rapproché les *vis-à-vis* des quadrilles conquérants de Florence et de Turin, quand un nom, jeté par madame *** à l'oreille de M. ***, réveilla tout à coup les huit à neuf lustres de

souvenirs éteints qui recouvraient de leur poussière un dernier souvenir, lui-même plus qu'à demi mort.

Était-il possible que la petite-fille du beau Collard, de Collard le riche, l'aimable, le bon, le sémillant, souffrît seule sans qu'il la consolât, s'attristât seule sans qu'il s'attristât avec elle?

Plume à la main et parti pris... la première lettre de M. *** fut excellente, la seconde parfaite.

A la troisième il m'appelait sa fille, et, si la quatrième n'arriva pas, c'est que le père improvisé arrivait lui-même, pour faire connaissance avec son enfant.

On sait quelle consigne impitoyable présidait alors au tir de mes verrous.

Des parents, des alliés, s'étaient vu refuser ma porte.

Lord Standish, pair d'Angleterre, hôte de ma famille à Villers-Hellon, n'avait pu obtenir du préfet le droit de me serrer la main.

Ce fut mon oncle qui eut sa visite, et dont il fit son interprète pour me porter ses nobles paroles de sympathique intérêt.

Je n'espérais donc pas voir M. ***, et grande fut ma surprise quand il

apparut dans ma cellule : « Conquérant d'âge, disait-il, de cette exception inattendue. » Aïeul, père, despote, ami.

Oh ! que je m'arrête quelques minutes en face de ce beau vieillard, contemporain d'années de mon grand-père, et, de pensées, de sentiments, de caractère, contemporain de Montaigne, d'Alceste et de Chrysale !

Que je lui consacre quelques lignes sur ces humbles pages, annales sacrées de ma reconnaissance, rayonnement de mes plus chers souvenirs, mémorial fidèle de ce que j'ai souffert et de ce qui m'a consolée !...

XII

De tous les hommes que je me souviens d'avoir vus, M. *** est le seul qui ne ressemble à personne.

De lui à eux, il y a la différence de la pièce de monnaie ayant cours à la pièce de monnaie médaille.

C'est une existence sur laquelle la société n'a jamais pu imprimer de date, une individualité mal encadrée dans l'heure

présente, parce qu'elle appartient à un type dont le moule est brisé.

La physionomie de l'homme moderne a quelque chose de tourmenté, comme les événements au milieu desquels il souffre la vie.

Ceux-là mêmes qui *se montrent* heureux ont acheté si cher la quiétude d'esprit dont ils semblent jouir, que la sérénité répandue sur leurs traits garde encore l'empreinte de la lave d'un volcan.

M. *** a la gravité d'aspect d'un patriarche biblique.

Il unit la haute stature à la santé robuste de ces anciens preux qui prenaient leurs armuriers pour tailleurs.

Rien d'original comme son costume : véritable précepte d'hygiène, gaîne imperméable où il entre chaque matin pour ne pas se rouiller aux haleines du temps.

Il n'est pas homme à s'étaler une condition sociale sur le dos, ni à se faire moine par l'habit.

Ses cache-nez ont fait, toute une saison, les délices de Montpellier.

Ses chapeaux, ordinairement gris, sont invariablement cousins germains des parasols, l'été, petits cousins des parapluies l'hiver.

Il lui faut des souliers-bateaux et des pantalons-sacs.

Tout autre que M. *** paraîtrait singulier ainsi vêtu. Lui, au contraire, y gagne de rester *lui*.

En le voyant, on ne sourit pas, on s'incline.

Pour quelques-uns, il a l'attrait d'un logogriphe ; pour quelques autres, la valeur d'une énigme.

Pour moi, c'est toujours le meilleur des hommes et le plus excellent des amis.

En arrivant à Montpellier, il avait fait un vrai miracle.

Mes murailles s'étaient abaissées devant sa couronne de cheveux blancs.

En s'emprisonnant avec moi, sans que mes verrous aient glissé une seule fois contre lui, sans que les caprices de la consigne aient jamais révisé ses droits et mesuré ses heures, il a fait un plus grand miracle encore.

C'était chose étonnante et inouïe ; mais les dispositions paternelles et tendrement grondeuses du bon vieillard s'étaient révélées si vite ; si vite il avait pris possession de ma santé et haute main sur mon régime, qu'il ne vint au cœur de personne de lui disputer ses prérogatives de pater-tonnant.

Vivrais-je cent ans, je verrais toujours M. *** monter mon escalier au pas accéléré de ses longues jambes, tandis que Françoise, trottinant essoufflée à sa suite,

lui donnait en patois francisé le bulletin de mon sommeil et le menu de mes repas.

Rien n'était oublié : un bâillement nerveux, un soupir prolongé, donnaient lieu à d'interminables commentaires.

Et alors, si j'avais bien dormi, si ma mine était bonne, si je m'étais couchée du côté droit, si j'avais digéré du côté gauche, si, fidèle à son ordonnance, j'avais dîné de deux jaunes d'œufs au sucre, et soupé d'un jaune d'œuf sucré, le pater me saluait de mots aimables et caressants.

Mille gâteries paternelles me récompensaient de me porter bien.

J'étais une fée, un esprit, un ange;... sans lunettes on voyait pousser mes ai-

les, et, sauf mes crampes d'estomac, mes spasmes et ma maigreur, j'étais un être accompli.

Tout en disant cela, le bon père changeait ses grands souliers contre d'incommensurables pantoufles, sa redingote de drap marron contre un surtout de molleton blanc, son chapeau contre un bonnet de coton hérissé en cône, n'interrompant cette grave métamorphose que pour déterrer de ses poches-cabas du chocolat de santé ou une aile de poulet bouilli, des chaussons de laine contre le froid, ou des brochures nouvelles contre l'ennui.

Mais si, par malheur, la pauvre Françoise avait dû avouer au sévère inquisiteur que mon sommeil avait été agité, mon régime inorthodoxe, ma mine mauvaise et

mon humeur noire; si mes yeux étaient ombrés par la tristesse ou rougis par les larmes, oh! alors, la tendresse indignée de M. *** ne se contenait plus.

Il gardait son chapeau sur la tête, et, sa canne à la main, me regardait, grognait, me regardait encore, et cherchait les mots les plus sonnants pour faire ronfler sa colère et plus rude et plus haut.

— Je voudrais savoir, morbleu! d'où vient ce mal d'estomac-là? disait le cher courroucé; — d'une imprudence, j'en répondrais.

— Je n'ai mangé, répliquais-je, que le quart d'un biscuit.

— Un biscuit!.... une éponge!.... du

plomb!.... de l'eau et de l'empois mixturés pour tuer les niais!.... Voyons cette drogue!

Françoise apportait l'assiette.

M. *** ouvrait la fenêtre.

— A la rue, ces biscuits!

— Et cette migraine? reprenait le pater-tonnant, et cette migraine, d'où vient-elle?

— Ma foi, je n'en sais rien!

— Cette migraine, Françoise?

— Eh! monsieur, puisque les biscuits sont à la rue, ce sera peut-être encore eux.

— Non, imbécile et sotte que vous êtes... cette migraine, savez-vous ce qui la donne? ce sont ces fleurs... ces fleurs qui empoisonnent l'air, qui pompent la vie de votre maîtresse, qui l'énervent, l'étourdissent, l'asphyxient, sans que vous ayez l'esprit de crier gare... Par la fenêtre, les biscuits, et aux cinq cents diables les fleurs!

Et le bon vieillard, dans le paroxysme de son accès hygiénique, voulait goûter mon eau, peser mon lait, sentir mon pain, casser mes œufs, jusqu'à ce qu'enfin, l'humeur me gagnant à mon tour, et la pointe de mon pied frappant les dalles en cadence, M. ***, embarrassé, repentant, se refaisait doucereux et tendre, pour que je devinsse souriante et calme.

Autant il avait enflé ses mots pour me gronder, autant pour m'adoucir il ouatait et emmiellait sa voix.

De tyran, il n'aspirait plus qu'au rôle de victime.

De despote, il devenait sujet.

Il souriait à tout ce qui me passait par les nerfs.

Il accédait à tout ce qui me montait dans la volonté.

Nos raccommodements finissaient toujours comme finissent les raccommodements de vieux père gâteur à vieille enfant gâté, lui en se donnant tous les torts, moi en lui donnant raison; lui, en ramas-

sant les miettes égarées des biscuits, moi, en me frottant les joues pour me donnèr une mine de dimanche.

Où est la Bruyère, pour peindre ce caractère antique dans sa rude mais inépuisable bonté, et ce cœur tout ouvert dans son adorable dévouement.

Les jours de soléil, de bonne santé et de bonne humeur, M. *** passait son bras sous le mien, et nous arpentions en jasant les trois mètres carrés de ma cellule.

Personne moins que lui n'aime à raconter; mais il prenait plaisir à me laisser glaner dans son gerbier.

Il aimait à m'entendre lui rappeler des

noms, des dates, des impressions mal effacées, des souvenirs mal éteints.

Il voulait me faire deviner quelle avait été la nuance de ses rapports avec tels personnages marquants de son époque, avec tels hommes de talent, de science et d'esprit.

Je voyais qu'il les avait abordés le plus souvent à leur mauvaise heure, et que les *si* ou les *mais*, les *trop tôt* ou les *trop tard* avaient mis leur embargo sur la plupart des projets de sa vie...

Il me laissait filer tout à mon aise ce qu'il appelait mon roman.

Puis, se frappant le front, et allumant, disait-il sa lanterne, il en éclairait ma

narration, et me montrait la vérité à côté des mirages de mon imagination.

. . . .

Cher et noble vieillard, providence bénie de mon malheur, que Dieu garde tes jours! qu'il en prolonge la trame de toute l'étendue de mon amour, de ma reconnaissance et de tes bienfaits!

S'il faut que je vive, il faut aussi que mes efforts labourent, que mes sueurs fertilisent ce *talent* qui m'a été confié, et qui se délaye dans mes larmes...

Le doigt de Dieu a donné l'impulsion à mon cœur.

Je ne précipiterai ni ne retiendrai un seul de ses battements.

La balance de Dieu a mesuré le temps à mon être.

Je ne perdrai plus un seul de mes jours.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

